AZ.
III
I

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
F
58
NAPOLI

XIII
F = 58
6

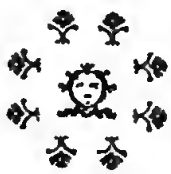
OEUVRES

COMPLETTES

DE

M. FRERET.

TOME TROISIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXV.

Digitized by Google

HUITIEME LETTRE.

SI nous voulions, Madame, nous en rapporter à nos docteurs, nous ſerions convaincus que par la beauté de ſa morale la religion chrétienne l'emporte ſur la philoſophie & ſur toutes les autres religions de la terre : à les en croire, l'eſprit humain & la foible raiſon n'auroient jamais été capables d'imaginer une morale plus ſaine, des vertus plus héroïques, des préceptes plus avantageux pour la ſociété. Bien plus ; toutes les vertus connues ou pratiquées par les payens ne ſont traitées par nos prêtres que des *fauſſes vertus* ; bien loin de mériter notre eſtime & la faveur du Tout-Puiſſant, elles ne ſont dignes que de nos mépris, & ne ſont que des *péchés éclatans* aux yeux de l'Eternel. En un mot, ſelon eux, la morale chrétienne eſt toute divine, & les préceptes qu'elle nous donne ſont ſi ſublimes qu'ils ne peuvent être que l'ouvrage d'un Dieu.

En effet ſi par divin l'on entend ce que les hommes ne peuvent ni concevoir ni pratiquer ; ſi par vertus divines l'on déſigne des vertus dont l'eſprit humain ne peut deviner l'utilité ; ſi par des perfections divines l'on indique des qualités dont les mortels ne ſont point ſuſceptibles, ou qui même ſont contraires à toutes celles dont ils ont quelque idée ; l'on ne peut diſconvenir que la morale chrétienne ne ſoit toute divine ; au moins eſt-il certain qu'elle n'a rien

de commun avec la morale qui convient à des hommes, & que ſouvent elle eſt propre à confondre toutes les notions qu'ils peuvent ſe faire de la vertu.

D'après les foibles lumieres de la raiſon & du bon ſens, par *vertus*, nous entendons des diſpoſitions habituelles, qui tendent au bonheur & à l'utilité réelle de ceux avec qui nous vivons en ſociété, par la pratique deſquelles nous les engageons à s'occuper à leur tour de notre propre bien-être. Dans la religion chrétienne l'on déſigne ſous le nom de vertus des diſpoſitions qu'il eſt impoſſible d'avoir ſans des graces ſurnaturelles, & qui, lorſque nous les obtenons, ſont inutiles & incommodes à nous-mêmes & aux autres dans le monde où nous vivons. La morale chrétienne eſt véritablement une morale de l'autre monde. Les bons chrétiens peuvent être comparés à ce philoſophe de l'antiquité qui, ayant ſans ceſſe les yeux fixés ſur les aſtres, tomba dans un puits qu'il ne voyoit point à ſes pieds. Toute leur morale n'a pour objet que de les dégoûter de la terre pour les attacher uniquement au ciel dont ils n'ont point d'idée ; cette morale n'a nullement pour objet leur bonheur ici-bas ; ce monde pour un chrétien n'eſt qu'un paſſage qui conduit à un monde bien plus intéreſſant pour lui, vû qu'il n'eſt nullement à portée de le connoître. Bien plus ; pour mériter d'être heureux dans ce monde inconnu, la religion nous apprend que nous ne pouvons mieux faire que de nous rendre malheureux dans celui que nous connoiſſons ; & ſurtout que pour marcher d'un pas ſûr à la félicité, nous devons nous interdire

l'uſage de notre raiſon, c'eſt-à-dire, fermer exactement les yeux pour nous laiſſer guider en aveugles par nos prêtres. C'eſt ſur ces principes que toute la morale chrétienne eſt évidemment fondée.

Cela poſé, Madame, examinons les vertus qui ſervent de baſe à la religion chrétienne. On les nomme *Théologales* ou *Divines*; l'on aſſure que ſans elles l'homme ne peut être agréable à ſon Dieu.

La premiere de ces vertus c'eſt la *Foi*. Selon nos docteurs cette foi eſt un don de Dieu, une vertu ſurnaturelle par laquelle on croit fermement en Dieu & tout ce qu'il a daigné révéler aux hommes, quand même notre raiſon ne le pourroit comprendre. La foi eſt, dit-on, fondée ſur la parole d'un Dieu qui ne peut ni nous tromper ni ſe tromper lui-même; ainſi la foi ſuppoſe que Dieu a parlé aux hommes; mais qui eſt-ce qui nous atteſte que Dieu a parlé aux hommes? Ce ſont les ſaintes écritures. Qui eſt-ce qui nous aſſure que les ſaintes écritures contiennent la parole de Dieu? Ce ſont nos prêtres qui réunis en corps conſtituent ce qu'on nomme l'*Egliſe*. Mais qui eſt-ce qui nous aſſure que l'égliſe ne peut pas ou ne veut pas nous tromper? Ce ſont les ſaintes écritures qui nous atteſtent l'infaillibilité de l'égliſe, de même que c'eſt l'égliſe qui nous atteſte la certitude des écritures. D'où l'on voit que la foi n'eſt dans le vrai que la confiance aveugle que nous avons dans nos prêtres ſur la parole deſquels nous adhérons à des opinions que nous ne pouvons comprendre. On nous parle, il eſt vrai, des mira-

cles, qui atteſtent les écritures, mais ce ſont les écritures qui rapportent & qui atteſtent ces miracles dont je crois avoir aſſez démontré l'impoſſibilité.

D'un autre côté, je crois, Madame, vous avoir déjà ſuffiſamment prouvé l'impoſſibilité d'être fermement convaincu de ce que notre eſprit n'eſt pas à portée de comprendre; l'examen que nous avons fait ci-devant des livres que les chrétiens appellent *ſacrés*, a dû vous convaincre qu'un Dieu ſage; bon, prévoyant, équitable & & tout-puiſſant ne pouvoit en être l'auteur. Il nous eſt donc impoſſible de croire véritablement, &, ce que nous appellons de la *foi*, ne peut jamais être qu'une adhéſion aveugle & déraiſonnable aux ſyſtêmes inventés par des prêtres qui nous ont perſuadé dès l'âge le plus tendre qu'il falloit adopter des opinions qu'ils ont jugées utiles à leurs propres intérêts. Mais ces prêtres, quelqu'intéreſſés, qu'ils ſoient aux opinions qu'ils prétendent nous faire recevoir comme vraies, peuvent-ils les croire eux-mêmes, en peuvent-ils être intimement convaincus? Non, ſans doute, ils ne le peuvent point. Ce ſont des hommes comme nous, pourvus des mêmes organes & qui, de même que nous, ſont dans l'impoſſibilité d'être intimement perſuadés de choſes également incompréhenſibles pour tout le genre-humain. S'ils avoient quelque ſens de plus, nous pourrions, peut-être imaginer qu'ils ont la faculté de comprendre ce que nous ne comprenons point; mais comme rien ne nous annonce en eux ce ſens privilégié, nous ſommes forcés de conclure que leur foi n'eſt, ainſi que celle des

autres chrétiens, qu'un attachement aveugle & peu raiſonné à des opinions qu'ils ont reçues ſans examen de ceux qui les ont précédés, & qu'ils ſont dans l'impoſſibilité de croire bien fermement des choſes dont ils ne peuvent être intimement convaincus, vû qu'elles ſont deſtituées d'évidence, qui ſeule produit la certitude, & même de probabilité.

On ne manquera pas de dire que la foi, ou la faculté de croire des choſes incroyables, eſt un don de Dieu, qui n'eſt ſenti que par ceux à qui Dieu fait cette grace. Je répondrai que dans ce cas il faut attendre que Dieu nous communique cette grace dont nous n'avons point d'idée; qu'en attendant il ne paroît pas que la crédulité, la ſtupidité, la faculté de déraiſonner puiſſent être des graces émanées d'une divinité raiſonnable ou à qui l'homme eſt redevable de ſa raiſon. Si Dieu eſt infiniment ſage il ne peut être flatté des hommages des imbécilles & des ſots; la foi, ſi elle étoit une grace, ſeroit évidemment la faculté de voir les choſes autrement qu'elles ne ſont ou que Dieu ne les a faites; dans ce cas Dieu n'auroit fait de ce monde & de la nature entiere qu'une ſcène d'illuſions. Pour croire que la Bible eſt l'ouvrage de Dieu, il faut renverſer dans ſon eſprit toutes les idées que l'on ſe fait de Dieu; pour croire qu'un ſeul Dieu fait trois Dieux & que trois Dieux ne ſont qu'un ſeul Dieu, il faut renoncer à tout principe & ſe perſuader qu'il n'y a rien d'évident ici-bas.

Ainſi, Madame, vous avons tout lieu de ſoupçonner que ce que nos Docteurs appellent un don d'en-haut, une grace ſurnaturelle, n'eſt

réellement qu'un aveuglement profond, une crédulité déraiſonnable, une ſoumiſſion imbécille, une incertitude vague, une ignorance ſtupide qui nous fait ſouſcrire ſans examen à tout ce que nous diſent des prêtres; qui nous fait adhérer, ſans ſavoir pourquoi, aux opinions de quelques hommes qui ne peuvent avoir eux-mêmes une certitude mieux fondée que la nôtre. Enfin ſans trop hazarder nous pouvons ſoupçonner que des hommes qui nous vantent ſans ceſſe la néceſſité d'une vertu propre à confondre les idées les plus claires qui ſoient dans notre eſprit, ont deſſein de nous aveugler pour nous tromper plus ſûrement.

C'eſt en effet ce que nous devons conclure de la conduite de nos prêtres; ceux-ci oubliant bientôt qu'ils nous ont aſſuré que la foi étoit un don de Dieu, un préſent de ſa grace qu'il fait à qui bon lui ſemble & qu'il refuſe à qui il lui plaît, prennent de l'humeur contre tous ceux à qui la divinité n'accorde pas le don de croire; ils ne ceſſent de déclamer contre eux; & quand ils en ont le pouvoir, ils font les plus grands efforts pour les exterminer. Ainſi les hérétiques & les incrédules deviennent reſponſables des graces qu'ils n'ont point reçues; on les punit en ce monde des avantages que Dieu ne leur a point donnés pour arriver à l'autre. Le manque de foi eſt aux yeux des prêtres & des dévots le plus irrémiſſible des crimes; c'eſt celui que, par la folie cruelle & l'inconſéquence des hommes, l'on punit avec plus de rigueur; car vous n'ignorez pas, madame, que dans les pays où le clergé

à du crédit, on brûle charitablement ceux qui n'ont pas la doſe de foi requiſe.

Si l'on demande les motifs d'une conduite ſi injuſte & ſi déraiſonnable, on nous dit que la foi eſt la choſe la plus néceſſaire, qu'elle eſt de plus grande importance pour les mœurs, qu'un homme ſans foi ne peut être qu'un ſcélérat dangereux, qu'un mauvais citoyen. Mais enfin eſt-on le maître d'avoir de la foi ou de n'en point avoir ? Eſt-on le maître de ſes penſées ? Dépend-il de nous de ne point trouver abſurde ce que le jugement nous prouve être contraire à la raiſon ? Avons-nous pu dans notre enfance nous empêcher de recevoir les impreſſions, les opinions, les idées qu'ont voulu nous donner nos parens & nos maîtres ? Enfin eſt-il quelqu'un qui puiſſe ſe vanter d'avoir véritablement de la foi, ou qui ſoit pleinement convaincu des myſteres inconcevables & des merveilles incroyables que la religion nous enſeigne ?

Cela poſé, comment la foi peut-elle être utile aux mœurs ? Si perſonne ne peut croire que ſur parole, & par conſéquent n'a point une conviction réelle, comment exiſte-t-il des vertus dans la ſociété ? En ſuppoſant que l'on pût croire, quel rapport peut-il y avoir entre des ſpéculations obſcures que perſonne ne peut comprendre & les devoirs évidens de l'homme, que chacun doit ſentir pour peu qu'il conſulte ſa raiſon, ſon intérêt véritable & le bien de la ſociété dont il eſt membre ? Eſt-il donc néceſſaire que je croye la trinité, l'incarnation, l'euchariſtie, ou toutes les fables de l'ancien teſtament pour être aſſuré que je dois être juſte, bienfaiſant,

tres qui, pour ſe rendre plus néceſſaires eux-mêmes, ont aſſuré que leurs ſyſtêmes étoient d'une néceſſité indiſpenſable au maintien de la ſociété. Pour les anéantir, il ſuffit de réfléchir ſur la nature de l'homme, ſur ſes vrais intérêts ſur le but de toute ſociété. L'homme eſt un être foible qui à chaque inſtant de ſa vie a beſoin du ſecours de ſes ſemblables pour ſe conſerver lui-même & pour rendre ſon exiſtence agréable; il ne peut intéreſſer les autres à ſa propre exiſtence que par la façon dont il ſe conduit à leur égard; la conduite qui les intéreſſe en ſa faveur s'appelle *vertu*, celle qui les indiſpoſe s'appelle *crime*; celle qui nuit à l'homme lui-même ſe déſigne ſous le nom de *vice*. Ainſi l'homme n'a beſoin que de s'enviſager lui-même pour ſentir que ſon propre bonheur dépend de ſa conduite envers les autres, que ſes vices mêmes les plus cachés peuvent tendre à ſa propre ruine, que ſes crimes le rendront infailliblement odieux ou mépriſable aux yeux de ſes aſſociés, que tout lui annonce comme des êtres néceſſaires à ſa propre félicité. En un mot l'éducation, l'opinion publique & les loix bien mieux que les chimeres de la religion lui montreront ſes devoirs.

En ſe conſultant lui-même tout homme ſentira qu'il veut ſe conſerver; l'expérience lui fera connoître ce qu'il doit éviter ou faire pour parvenir à ce but; en conſéquence il fuira tous les excès qui pourroient endommager ſon être; il s'interdira tous les plaiſirs qui par leurs conſéquences rendroient ſon exiſtence malheureuſe; il fera des ſacrifices, s'il le faut, dans la vue de ſe procurer

aveugles, inconſidérés, ennemis d'eux-mêmes & des autres. Un Dieu tyrannique partial & cruel ne rendra jamais ſes adorateurs équitables & bienfaiſans. Des Prêtres qui nous ordonnent d'étouffer la raiſon, ne feront jamais de nous que des êtres déraiſonnables prêts à s'enflammer de toutes les paſſions qu'ils voudront nous inſpirer.

Il eſt vrai que leur intérêt exige que nous ſoyons tels. Ils veulent que nous leur ſacrifions notre raiſon ; parce que cette raiſon pourroit les contredire & ruiner leurs grands projets. La foi n'eſt utile que pour eux, elle leur ſoumet des eſclaves abrutis dont ils font ce qu'ils veulent, & qui deviennent les inſtrumens de leurs paſſions. Voilà d'où vient leur zèle pour la propagation de la foi ; voilà la vraie cauſe de leur inimitié pour la ſcience & pour ceux qui refuſent de plier ſous leur joug ; voilà pourquoi, quand ils peuvent, ils établiſſent l'empire de la foi (c'eſt-à-dire leur propre empire) par le fer & par le feu, qui leur tiendront toujours lieu d'argumens.

Tout cela doit vous prouver, Madame, le peu de fruit que la ſociété retire de cette foi ſurnaturelle dont nos docteurs ont fait la premiere des vertus. Elle eſt inutile à Dieu qui pour convaincre les hommes n'a beſoin que de vouloir que les hommes ſoient convaincus. Elle eſt indigne d'un Dieu ſage qui doit ne parler que d'une façon conforme à la raiſon qu'il a donnée aux hommes. Elle eſt indigne d'un Dieu juſte qui ne peut exiger que les hommes ſoient convaincus de ce qu'il ne leur eſt pas poſſible de comprendre ; elle anéantit l'exiſtence de Dieu lui-même en nous enſeignant des choſes totalement contraires aux no-

tions que nous avons de la divinité.

Quant à la morale, la foi ne peut la rendre ni plus ſacrée ni plus néceſſaire qu'elle l'eſt déjà par elle-même & par la nature de l'homme ; elle eſt inutile & même dangereuſe à la ſociété, que, ſous prétexte de ſa néceſſité, elle remplit ſouvent de troubles & de crimes réels. Enfin la foi eſt contraire à ſes propres principes ; puiſqu'elle nous force de croire des choſes incompatibles, contradictoires aux notions qu'elle nous donne elle-même, comme nous l'avons remarqué dans l'examen des livres qui contiennent ce qu'on nous ordonne de croire.

A qui donc la foi eſt-elle bonne ? C'eſt uniquement à quelques hommes qui ſe ſervent de la foi pour aſſervir le genre-humain, & pour forcer les nations de travailler ſans relâche à leur grandeur, à leur pouvoir, à leur bien-être. Ces nations en ſont-elles plus heureuſes pour avoir beaucoup de foi ou une confiance bien aveugle dans leurs prêtres ? Non certes, on n'y trouve ni plus de mœurs, ni plus de vertus, ni plus d'induſtrie, ni plus de bonheur ; & l'on remarque au contraire que plus les prêtres ſont puiſſans, plus les peuples ſont corrompus & miſérables.

Mais l'*Eſpérance* qui fait la ſeconde des vertus chrétiennes nous conſole des maux que la foi nous fait ; elle nous ordonne d'être fermement perſuadés que ceux qui auront eu de la foi, c'eſt-à-dire, qui s'en ſeront rapportés à leurs prêtres, jouiront, en récompenſe de leur ſoumiſſion, d'un bonheur ineffable dans l'autre monde. Ainſi l'eſpérance eſt fondée ſur la foi, de même que la foi a l'eſpérance pour motif &

pour baſe. La foi nous dit qu'il faut eſpérer ce que la foi nous dit d'attendre. Mais qu'eſt-ce que nous devons eſpérer ? Ce ſont des biens ineffables, c'eſt-à-dire, des biens dont le langage ne peut point nous donner d'idées. Cela poſé, nous ne pouvons ſavoir ce que nous eſpérons ; il reſte donc à examiner comment il eſt poſſible d'eſpérer ou même de deſirer ce que la langue ne peut nous exprimer. Comment peut-on ſans ceſſe nous parler de choſes dont on nous dit qu'il eſt impoſſible de ſe faire des idées ?

L'eſpérance n'eſt donc pas mieux fondée que la foi ; en détruiſant celle-ci l'autre ſe trouve néceſſairement anéantie. Mais de quelle utilité l'eſpérance peut-elle être aux hommes ? Elle les encourage, dira-t-on, à la vertu. Elle les aide à ſupporter les miſeres de la vie, elle conſole les perſonnes, qui ont de la foi, dans les adverſités. Mais comment peut-on être encouragé, ſoutenu, conſolé par des notions vagues qui ne nous donnent aucunes idées certaines ? Quoi qu'il en ſoit, il eſt ſûr que l'eſpérance eſt très-utile à nos prêtres, pour les tirer d'affaires toutes les fois qu'il s'agit de juſtifier la providence de ſes injuſtices paſſageres & des maux qu'elle fait éprouver ici-bas à ſes élus. D'ailleurs ces prêtres, malgré tous leurs beaux ſyſtêmes, ſe voyant dans l'impoſſibilité de procurer aux nations le bonheur qu'ils leur promettent ſans ceſſe, à l'aide de la foi, & les rendant au contraire très-ſouvent malheureuſes par les maux que leur cauſent les querelles & les idées fauſſes de la religion, leur diſent que l'homme n'eſt point fait pour ce monde, que le ciel eſt ſa patrie, que

par la ſuite il jouira d'un bonheur dont il n'a point d'idées. Enfin ſemblables aux charlatans qui amuſent des malades dont leurs drogues ont ruiné la ſanté, ils ont encore l'avantage de vendre des eſpérances à ceux qu'ils ſe ſentent incapables de guérir. Nos prêtres, comme beaucoup de médecins, commencent par nous rendre malades par les terreurs qu'ils nous inſpirent, le tout pour avoir le plaiſir de nous conſoler par des eſpérances qu'ils nous vendent au poids de l'or. C'eſt proprement dans ce commerce que conſiſte toute la religion.

La troiſieme vertu théologale eſt la *Charité*; elle conſiſte à aimer Dieu par deſſus toutes choſes, & notre prochain comme nous-mêmes. Mais, pour aimer Dieu par deſſus toutes choſes, il faudroit au moins que la religion daignât le rendre aimable. En bonne foi, Madame, le Dieu que le chriſtianiſme nous preſcrit d'aimer eſt-il bien digne de notre amour ? Eſt-il poſſible d'éprouver autre choſe que de la répugnance pour un tyran partial, capricieux, cruel, vindicatif, jaloux, ſanguinaire ? Comment aimer ſincérement le plus redoutable des êtres ; le Dieu vivant dans les mains duquel il eſt affreux de tomber ; le Dieu qui peut conſentir à damner éternellement ſes créatures ? Nos théologiens ſavent-ils bien ce qu'ils diſent, lorſqu'ils prétendent que la crainte de Dieu eſt une *crainte filiale*, c'eſt-à-dire, mêlée d'amour ? Ne devons-nous pas haïr, ne ſommes-nous point forcés de déteſter un pere barbare, qui porte l'injuſtice aſſez loin pour châtier le genre-humain innocent, le tout pour ſe venger du péché de la pomme, qu'il

ne tenoit qu'à lui d'empêcher qu'on ne mangeât ? En vérité, Madame, il n'eſt pas poſſible d'aimer par deſſus toutes choſes un Dieu qui dans la bible ne ſe fait connoître que par des traits propres à inſpirer de l'horreur. Si l'amour de Dieu, comme les janſéniſtes le prétendent, eſt indiſpenſablement néceſſaire au ſalut, nous ne devons point être ſurpris de voir que le nombre des élus ſoit ſi petit. Il eſt même très-peu de gens qui puſſent s'empêche de haïr ce Dieu, ce qui ſuffit pourtant ſuivant les jéſuites. Le pouvoir d'aimer un Dieu, que la religion a rendu le plus haïſſable des êtres, ſeroit, ſans doute, de toutes les graces la plus ſurnaturelle, c'eſt-à-dire, la plus contre nature ! aimer ce qu'on ne connoît pas eſt déjà très-difficile ; aimer ce que l'on craint eſt bien plus difficile encore ; aimer un être que l'on nous peint ſous les couleurs les plus révoltantes eſt évidemment impoſſible.

Nous devons donc être convaincus que ſans des graces inconnues dont les profanes n'ont point d'idées, nul chrétien dans ſon bon ſens ne peut aimer ſon Dieu ; les dévots qui prétendent avoir ce bonheur pourroient bien ſe tromper. Ils ſemblent ſe conduire comme ces vils flatteurs qui dans la vue de faire leur cour à un tyran odieux ou pour ſe ſouſtraire à ſon reſſentiment font ouvertement profeſſion de l'aimer, tandis qu'ils le déteſtent au fond du cœur ; ou bien ce ſont des enthouſiaſtes qui à force de s'exalter l'imagination ſe font illuſion à eux-mêmes & n'enviſagent que du côté le plus favorable un Dieu, qui en même tems qu'on le dit bon, nous eſt par-tout repréſenté comme le plus méchant des

vous applaudirez du bien que vous aurez fait, les autres vous en béniront, ils vous accorderont le tribut d'affection qui eſt dû aux ames bienfaiſantes.

Le chriſtianiſme, non content de recommander l'amour du prochain, preſcrit encore d'aimer ſes ennemis, précepte dont on attribue l'invention au fils de Dieu lui-même, & par lequel nos docteurs prétendent démontrer la ſupériorité de ſa morale ſur celle de tous les ſages de l'antiquité. Il s'agit de ſavoir ſi ce précepte eſt poſſible dans la pratique ; une ame élevée peut bien ſe mettre au deſſus des injures ; il y a de la nobleſſe à oublier les offenſes, il eſt digne d'un grand cœur de ſe venger par des bienfaits, & de forcer à rougir ceux dont on a lieu de ſe plaindre ; mais il nous eſt impoſſible d'éprouver une tendreſſe véritable pour ceux que nous ſavons diſpoſés à nous nuire ; cet amour des ennemis, que le chriſtianiſme eſt ſi fier d'avoir imaginé, eſt un précepte impoſſible, la conduite des chrétiens le dément à chaque inſtant. En effet eſt-il poſſible d'aimer ce qui nous afflige ? Sommes-nous les maîtres de chérir la douleur, de recevoir un outrage avec joie, d'aimer ceux qui nous font éprouver des traitemens rigoureux ? Non, ſans doute, nous pouvons bien nous ſoutenir par notre fermeté ou nous conſoler par l'eſpoir des récompenſes d'enhaut ; mais en attendant nous n'éprouverons point un amour bien ſincere pour les êtres malfaiſans à qui nous croirons devoir les maux que nous ſouffrons à préſent ; nous les éviterons au moins, ce qui n'annoncera point de l'amour.

Quoique la religion chrétienne recommande formellement l'amour du prochain, l'amour des ennemis, le pardon des injures, l'on ne peut ſe diſſimuler que ces préceptes ne ſoient continuellement violés par ceux-mêmes qui en vantent l'excellence. Nos prêtres ſur-tout ne paroiſſent point ſe piquer de ſuivre à la lettre ce précepte merveilleux. Il eſt vrai qu'ils ne regardent plus ni comme leur prochain, ni même comme un homme, quiconque ne penſe pas comme eux. C'eſt, ſans doute, d'après ces idées qu'ils décrient, qu'ils perſécutent, & qu'ils font, quand ils peuvent, exterminer tous ceux qui leur déplaiſent : on ne les voit guere pardonner à leurs ennemis que lorſqu'ils ſont dans l'impuiſſance de s'en venger. Il eſt vrai que ce ne ſont jamais leurs propres injures qu'ils vengent, ce ne ſont point leurs propres ennemis qu'ils veulent exterminer, ce ſont les injures faites à Dieu, qui ſans leurs ſecours ne pourroit, ſans doute, point ſe venger par lui-même ; d'ailleurs on ſait que les ennemis des prêtres ne peuvent jamais manquer d'être les ennemis de Dieu : celui-ci fait toujours cauſe commune avec ſes miniſtres d'ici-bas ; il trouveroit très-mauvais que par une lâche indulgence ils pardonnaſſent les offenſes qu'ils reçoivent en commun. Ce n'eſt donc jamais que par zèle que nos prêtres ſont cruels, vindicatifs, inhumains ; ils ne manqueroient point, ſans doute, de pardonner à leurs ennemis, s'ils ne craignoient que le Dieu des miſéricordes ne leur ſçût très-mauvais gré de montrer de l'indulgence.

Il faut aimer Dieu par deſſus toutes choſes, &,

par conſéquent, il faut l'aimer préférablement à ſon prochain. Nous prenons un intérêt très-vif à tout ce qui touche l'objet de notre amour, ainſi tout bon chrétien ne peut ſe diſpenſer de montrer du zèle, & même, s'il le faut, il doit exterminer ſon prochain, quand il penſe ou agit d'une façon déplaiſante ou injurieuſe à ſon Dieu. L'indifférence dans ce cas ſeroit un crime ; quand on aime ſincérement Dieu, il faut montrer de la chaleur dans ſa cauſe & l'on ne peut en pareil cas pouſſer les choſes trop loin.

C'eſt ſur ces notions abſurdes que ſont fondés les crimes, les extravagances & les folies, que le zèle religieux a de tout tems produit ſur la terre. Des fanatiques imbécilles, envenimés par leurs prêtres ſe ſont haïs, perſécutés, égorgés les uns les autres ; ils ſe ſont crus obligés de venger le tout-puiſſant ; ils ont imaginé que le Dieu de la clémence & de la bonté les voyoit avec plaiſir aſſaſſiner leurs freres ; ils ſe ſont follement perſuadé que défendre la cauſe des prêtres c'étoit défendre Dieu lui-même. En un mot, d'après des idées ſi contraires à toutes celles que la religion elle-même donne de la divinité, ſes miniſtres ont été dans tous les ſiecles les maîtres de troubler les nations & d'exterminer leurs propres ennemis. Sous prétexte de venger le Tout-Puiſſant, ces prêtres ont trouvé le ſecret de ſe venger eux-mêmes, ſans s'expoſer à la haine ou au blâme que méritoit leur fureur vindicative & leur inhumanité. Au nom du Dieu de la nature, ils étoufferent dans les cœurs des hommes le cri de la nature ; au nom du Dieu de la bonté, ils animerent les hommes à la rage ;

au nom du Dieu des miſéricordes, ils défendirent de pardonner jamais.

C'eſt ainſi, Madame, que le zèle qui eſt un effet néceſſaire de l'amour divin, a de tout tems cauſé les plus grands ravages ſur la terre. Le Dieu des chrétiens à deux faces comme le Janus des romains; tantôt on nous le repréſente ſous les traits de la bonté, tantôt on nous le montre reſpirant la vengeance, la fureur & la cruauté. Que réſulte-t-il de ce double aſpect? Les chrétiens ſont bien plus effrayés de l'aſpect redoutable de leur Dieu qu'ils ne ſont raſſurés par les traits de ſa bonté; ils ſe défient de ſes caprices, ils le croient ſuſceptible de changer, ils s'imaginent que le parti le plus ſûr eſt de le venger & de lui montrer bien du zèle; ils ſe perſuadent qu'un maître très-méchant ne peut point trouver mauvais qu'on lui reſſemble, & qu'il ne peut blâmer ſes ſerviteurs, à quelque excès qu'ils portent la vengeance contre ceux qui ont eu la témérité de l'offenſer.

Vous voyez, Madame, par tout ce qui précede, les conſéquences dangereuſes que peut avoir l'amour divin ou le zèle qui en découle. Si cet amour eſt une vertu elle n'eſt certainement avantageuſe qu'aux prêtres, qui ſeuls ont le droit d'apprendre aux peuples quand la divinité eſt offenſée; qui ſeuls profitent des préſens qu'on lui fait & des honneurs qu'on lui rend; qui ſeuls décident des opinions qui lui plaiſent & de celles qui lui déplaiſent; qui ſeuls annoncent ce qu'elle exige des hommes & quand il eſt à propos de venger ſes outrages; qui ſeuls ont intérêt de la rendre redoutable & cruelle

pour ſubjuguer les hommes ; qui ſeuls trouvent le moyen de ſatisfaire leurs vengeances & leurs propres paſſions en la ſuppoſant vindicative & colere, & en inſpirant aux mortels un vertige deſtructeur de toute humanité, une intolérance pour qui rien n'eſt ſacré, & un eſprit perſécuteur qui fit en tout tems des ravages incroyables dans toutes les nations chrétiennes.

D'après les funeſtes principes de leur religion, les chrétiens ne peuvent ſe diſpenſer de haïr & de perſécuter ceux qu'on leur indiquera comme les ennemis de Dieu : dès qu'ils ſuppoſent qu'il faut aimer par deſſus toutes choſes un maître rigoureux qui s'offenſe avec la plus grande promptitude, qui s'irrite même des penſées & des opinions les plus involontaires des hommes, ils doivent ſe croire obligés de lui montrer du zèle, d'entrer dans ſes querelles, de le venger en Dieu, c'eſt-à-dire, ſans mettre de bornes à leur cruauté. Cette conduite eſt une ſuite néceſſaire des idées révoltantes que nos prêtres nous donnent de la divinité. Ainſi un bon chrétien ſera toujours obligé d'être un intolérant. Il eſt vrai que dans la théorie le chriſtianiſme ne prêche que l'indulgence, la tolérance, la concorde & la paix ; mais dans la pratique les chrétiens n'exercent jamais ces vertus, que lorſqu'ils ne ſont point aſſez forts pour donner un libre cours à leur zele deſtructeur. Dans le fait les chrétiens ne montrent les ſentimens les plus communs de l'humanité qu'à ceux qui penſent comme eux, qui font profeſſion de croire les mêmes choſes ; ils ont une répugnance plus ou moins exprimée contre tous ceux qui n'ont point en

tout les mêmes ſpéculations théologiques que leurs prêtres. Nous voyons les perſonnes les plus douces & les plus honnêtes ne point regarder des mêmes yeux celles qui ſont d'une ſecte différente de la leur; par-tout la religion dominante, (c'eſt-à-dire, celle du ſouverain ou des prêtres en faveur deſquels le ſouverain ſe déclare) écraſe toutes les autres ſectes ou du moins leur fait ſentir ſa ſupériorité & ſon antipathie d'une façon très-incommode, très inſultante & très-propre à révolter. C'eſt ainſi que ſouvent les princes, par complaiſance pour les prêtres, aliénent les cœurs de leurs ſujets les plus fideles, & s'attirent une haine qui devroit ne retomber que ſur les prêtres dont ils ſuivent les conſeils.

En un mot, madame, nous ne voyons nulle part la tolérance ſincérement établie; les prêtres des différentes ſectes apprennent dès l'enfance aux chrétiens à ſe mépriſer ou même à ſe haïr les uns les autres pour des queſtions théologiques que perſonne ne comprendra. Jamais vous ne verrez le clergé, quand il a du pouvoir, prêcher la tolérance; il regardera de mauvais œil tous ceux qui ſe déclareront pour elle, il les accuſera d'indifférence, & les ſoupçonnera d'être des incrédules, des ennemis cachés, en un mot, de faux freres. La ſorbonne, au ſeiziéme ſiecle, déclara que c'étoit une héréſie de dire que l'on ne devoit pas brûler les hérétiques. Si le féroce St. Auguſtin prêcha la tolérance dans quelques circonſtances, nous voyons que ce pere de l'égliſe changea d'avis quand il fut plus initié dans les ſecrets de la politique

ſacerdotale, qui ne s'accommodera jamais de la tolérance. En effet, la perſécution eſt néceſſaire aux prêtres; elle n'a jamais pour objet que de venger l'avarice, l'ambition, la vanité, l'entêtement du clergé. Celui-ci ne cherche qu'à étendre ſon pouvoir, qu'à multiplier ſes eſclaves, qu'à rendre odieux tous ceux qui ne ſe ſoumettent point à lui, ou qui n'ont pas pour ſes déciſions arbitraires le reſpect qui leur eſt dû.

Voilà, ſans doute, pourquoi nos docteurs font tant valoir l'humilité dont ils ont fait une vertu. L'on ne peut nier que la douceur, la modeſtie, la déférence ne ſoient des qualités eſtimables & utiles à la ſociété; les orgueilleux, les inſolens, &c. ſont aſſurément faits pour déplaire dans le commerce de la vie; ils nous repouſſent, ils bleſſent néceſſairement l'amour-propre de tous ceux avec qui ils ont affaire; mais cette déférence qui nous rend agréables à ceux avec qui nous vivons n'a rien de commun avec l'humilité chrétienne. Celle-ci prétend engager l'homme à ſe mépriſer lui-même, à fuir l'eſtime des autres, à ſe défier de ſa raiſon pour ſe ſoumettre aveuglément aux lumiéres infaillibles de ſes guides ſpirituels & leur ſacrifier les vérités que ſon eſprit trouve les mieux démontrées.

Mais à quoi peut mener cette prétendue vertu? Un homme honnête & ſenſé peut-il donc avoir des motifs pour ſe mépriſer lui-même? Que deviennent communément tous ceux qui ceſſent d'être jaloux de l'opinion publique? Quels mobiles plus nobles & plus puiſſans les

hommes peuvent-ils avoir pour ſervir utilement la patrie que le deſir de la gloire & l'envie de mériter les applaudiſſemens de leurs concitoyens? Quel récompenſe leur reſtera-t-il lorſqu'on eſt aſſez injuſte pour leur refuſer ce qu'ils méritent, s'il ne leur eſt point permis de s'applaudir eux-mêmes & de ſe féliciter du bien qu'ils ont fait à des ingrats? De quel droit voudroit-on qu'un homme rempli de droiture, de connoiſſances, de talens & de lumieres, conſentît à ſe croire moins éclairé qu'un prêtre intéreſſé, qu'un fanatique ignorant qui lui débitent des menſonges ou des rêveries?

Nos prêtres nous répetent ſans ceſſe que c'eſt l'orgueil qui conduit à l'incrédulité, que la religion demande des eſprits humbles & ſoumis. En bonne foi, n'y auroit-il pas de la ſtupidité à ſacrifier ſon jugement & ſes lumieres aux abſurdités palpables que le ſacerdoce veut nous faire croire? De quel front un grave docteur oſe-t-il me propoſer d'admettre humblement des opinions & des myſteres auxquels il eſt évident qu'il ne conçoit rien lui-même? Y a-t-il donc de la préſomption à ſe croire plus éclairé que des hommes dont tous les ſyſtêmes ne ſont que des amas de contradictions, d'abſurdités, de notions fauſſes dont le genre-humain eſt la dupe & ſouvent la victime? Vous accuſeroit-on d'orgueil ou de vanité pour ne point déférer au jugement de Madame D*** dont tous ceux qui la voyent de près ſont à portée de connoître la déraiſon & la malignité?

L'humilité chrétienne eſt une vertu de moine, elle ne peut être utile à la ſociété, elle n'eſt

propre qu'à priver notre ame d'énergie ; elle ne peut procurer des avantages qu'aux prêtres, qui ſous prétexte de rendre les hommes humbles, ne cherchent réellement qu'à les avilir, à étouffer en eux toute ſcience & tout courage pour les ſoumettre au joug de la foi, c'eſt-à-dire, à leur propre joug. Concluez avec moi que les vertus chrétiennes ſont des vertus chimériques, inutiles & ſouvent dangereuſes aux hommes, & dont les prêtres ſeuls peuvent tirer un grand profit. Concluez que cette religion que l'on vante pour la beauté de ſa morale, ne nous prêche que des vertus & ne nous ordonne que des pratiques oppoſées au bon ſens. Concluez qu'il eſt poſſible d'avoir des mœurs & des vertus ſans adopter les opinions, ſans ſe piquer des vertus, ſans ſe ſoumettre aux devoirs que nos prêtres nous recommandent comme néceſſaires au ſalut. Concluez enfin que l'on peut être l'ami de la vertu ſans être l'ami des prêtres, & que l'on peut, ſans avoir les vertus chrétiennes, poſſéder toutes celles qui ſont néceſſaires à la ſociété.

En regardant la choſe de près, nous trouverions peut-être que la vraie morale, (c'eſt-à-dire celle qui eſt vraiment utile aux hommes en ſociété) doit être incompatible avec la religion chrétienne, ou avec toute autre religion révélée. En ſuppoſant un Dieu partial, colere, vindicatif & changeant, qui s'offenſe des penſées, des paroles & des actions de ſes créatures, il faudra néceſſairement que ceux qui ſe croiront les favoris de ce Dieu dédaignent les autres hommes ; leur montrent du mépris, les traitent avec

hauteur, avec dureté & même avec barbarie ; quand ils les regarderont comme les objets du courroux du monarque céleſte. Des hommes qui ont la folie de croire que leur Dieu eſt un tyran fantaſque, prompt à s'irriter, implacable dans ſes fureurs, ſeront des eſclaves chagrins, tremblans, prêts à nuire à tous ceux qui pourroient par leur conduite, leurs opinions ou leurs diſcours provoquer la vengeance céléſte. Des ignorans aſſez ſtupides pour ſe perſuader que leurs guides ſpirituels ſont les organes infaillibles de la divinité, commettront le crime quand ces guides le leur montreront comme néceſſaire pour appaiſer la divinité. Des hommes aſſez imprudens pour adopter la morale de ces guides inconſéquens dans leurs principes, & peu d'accord avec eux-mêmes dans leurs opinions, n'auront qu'une morale incertaine qui variera ſuivant les intérêts de ces guides. En un mot, il eſt impoſſible de fonder une vraie morale ſur un Dieu injuſte, capricieux & changeant tel que celui que la religion nous ordonne d'imiter & d'adorer.

Tenez vous en donc, Madame, à vos propres vertus ; elles ſuffiront à votre bonheur en ce monde, elles vous feront eſtimer, chérir & reſpecter de tous ceux qui en ſentiront les heureuſes influences ; elles vous mettront au moins en droit de vous eſtimer vous même ; ſentiment qui ſera toujours légitime quand on aura la conſcience de contribuer au bonheur du genre-humain.

Je ſuis &c.

NEUVIEME LETTRE.

Après vous avoir fait ſentir, Madame, le peu de ſecours que la religion fournit à la morale, je vais examiner ſi elle procure des avantages plus réels à la politique, & s'il eſt bien vrai, comme on le repete ſans ceſſe, qu'elle ſoit abſolument néceſſaire au gouverment. Si l'on vouloit fermer les yeux & s'en rapporter à nos prêtres, on croiroit que les opinions ſont néceſſaires à la tranquillité publique & au repos des états; on ſe perſuaderoit que les princes ne peuvent ſe paſſer d'eux pour gouverner les peuples & pour travailler à la félicité de leur empire; enfin ils font entendre aux ſouverains qu'ils ont le plus grand intérêt à ſe conformer à leurs caprices, à faire plier tous les hommes ſous leur joug divin, à ſe mêler de leurs importantes querelles; & ils ne parviennent que trop ſouvent à perſuader aux maîtres de la terre que les ennemis des prêtres ſont les ennemis de tout pouvoir, & qu'en ſappant les fondemens de l'autel, les fondemens du trône ſe trouvent néceſſairement ébranlés.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux & conſulter l'hiſtoire pour ſentir la fauſſeté de ces prétentions & pour apprécier les ſervices importans que les prêtres chrétiens ont de tout tems rendus aux ſouverains. Depuis la fondation du chriſtianiſme nous voyons dans tous les pays où cette religion s'eſt établie, deux puiſſances rivales perpétuellement

aux priſes. Nous voyons un état dans l'état. Nous trouvons l'égliſe, c'eſt-à-dire, un corps de prêtres, continuellement oppoſée à la puiſſance ſouveraine, & en vertu de ſa miſſion divine & de ſon miniſtere ſacré, prétendre faire la loi à tous les princes de la terre. Nous trouvons un clergé, énorgueilli des titres qu'il s'eſt faits à lui-même, vouloir ſe ſouſtraire à l'obéiſſance dûe aux ſouverains, prétendre à des prérogatives chimériques & dangereuſes, auxquelles on ne peut toucher ſans outrager Dieu lui-même : nous voyons des ſujets diviniſés ne vouloir reconnoître d'autre autorité que la leur, refuſer d'obéir à l'autorité temporelle, ſe ſoumettre par préférence à un prêtre étranger, qui ſe dit le vicaire de Jéſus-Chriſt. Celui-ci prétendit à ce titre commander aux monarques mêmes; ſoutenu par ſes émiſſaires & par la crédulité des peuples, il eſt ſouvent parvenu à faire valoir ſes prétentions ridicules, à ſuſciter aux princes les affaires les plus fâcheuſes, à ſemer le trouble & la diſcorde dans leurs états, à ébranler leur trône au point de les forcer d'en deſcendre pour s'abbaiſſer devant lui.

Tels ſont les importans ſervices que la religion a mille fois rendus aux ſouverains. Les peuples aveuglés par la ſuperſtition ne peuvent guere héſiter entre Dieu & les princes de la terre; les prêtres étant les organes viſibles du monarque inviſible, ont un crédit immenſe ſur des eſprits prévenus; l'ignorance des peuples les met ainſi que leurs ſouverains à la merci des prêtres. Les nations ſe trouvent continuellement entraînées dans leurs futiles querelles; les princes

depuis un grand nombre de ſiecles n'ont eu d'autre occupation que de s'oppoſer aux entrepriſes du clergé, de ſe défendre contre lui, de contenir des quérelleurs opiniâtres qui ſe prétendoient autoriſés à parler au nom de Dieu; preſque jamais ils ne ſont parvenus à faire taire des fourbes intriguans ou des fanatiques imbécilles & vains qui ſe jugeoient intéreſſés ou qui ſe croyoient en conſcience obligés de troubler les états.

L'attention continuelle que les princes ont été forcés de donner au clergé, les ont empêchés de s'occuper du bonheur de leurs ſujets, qui ſouvent complices de leurs prêtres, ſe ſont oppoſés même au bien qu'on vouloit leur faire. Les chefs des nations trop foibles pour réſiſter au torrent de l'opinion furent obligés de céder, de ménager le ſacerdoce, de ſe concerter avec lui. Quand ils voulurent s'oppoſer à ſes vues, ils ne rencontrerent que des piéges cachés ou une oppoſition ouverte. Quand ils voulurent les écouter, ils lui ſacrifierent lâchement le bonheur & le repos de leurs autres ſujets. Souvent des mains parricides & rebelles furent armées par le ſacerdoce altier & vindicatif contre les ſouverains les plus dignes de régner; les prêtres ſous prétexte de venger Dieu firent ſentir leur colere aux monarques eux-mêmes, quand ils les trouverent peu diſpoſés à plier ſous leur joug. En un mot, dans tous les pays, nous voyons que les miniſtres de la religion ont exercé de tout tems la licence la plus effrénée. Nous voyons par-tout des empires diviſés par leurs ſoins, des trônes renverſés, des princes égorgés, des ſujets animés à la

révolte ; & quand nous approfondiſſons les choſes, nous trouvons que c'eſt l'ambition, la cupidité, la vanité du clergé qui ont été les véritables cauſes & les mobiles de tous ces ravages. C'eſt ainſi que la religion a produit ſi ſouvent l'anarchie & a renverſé les empires dont elle prétend être l'appui.

Les ſouverains n'ont pu jouir de la paix que lorſque, honteuſement dévoués aux prêtres, ſoumis à leurs caprices, eſclaves de leurs opinions ils les ont laiſſés régner en leur place. Alors la puiſſance ſouveraine fut ſubordonnée au ſacerdoce, le prince ne fut que le premier ſerviteur de l'égliſe ; elle l'avilit ſouvent au point d'en faire ſon bourreau ; elle en fit l'exécuteur de ſes décrets ſanguinaires ; elle le força de tremper ſes mains dans le ſang de ſes ſujets que ſes miniſtres avoient proſcrits ; elle en fit l'inſtrument viſible de ſes vengeances, de ſes fureurs, de ſes paſſions cachées. Au lieu de travailler au bonheur de ſes peuples le ſouverain eut la complaiſance de tourmenter, de perſécuter, d'immoler des citoyens honnêtes, de s'attirer la haine d'une partie de ceux dont il étoit le pere pour aſſouvir l'ambition & la rage intéreſſée de quelques prêtres toujours étrangers dans l'état qui les nourrit, & qui ne s'en diſent des membres que pour le dominer, le déchirer, le dépouiller & le dévorer impunément.

Pour peu, Madame, que vous daignez y réfléchir vous conviendrez que je n'exagere point les choſes. Des exemples récens vous prouvent que, même dans ce ſiecle qui ſemble vouloir s'éclairer, les états ne ſont point à l'abri des ſe-

ſouffes que les prêtres ont de tout tems fait éprouver aux nations. Vous avez cent fois gémi à la vue des triſtes folies que produiſoient parmi nous des queſtions puériles. Vous avez frémi des affreuſes conſéquences qu'ont eu des démêlés ridicules, indignes d'occuper des êtres raiſonnables. Vous avez tremblé avec tous les bons citoyens à la vue des effets tragiques que pouvoit produire la ſcélérateſſe enivrée d'un fanatiſme pour qui rien n'eſt ſacré. Enfin vous avez vu l'autorité ſouveraine forcée de lutter ſans ceſſe contre des ſujets rebelles qui prétendoient que leur conſcience ou que les intérêts de la religion les obligeoient de réſiſter aux volontés les plus ſenſées & les plus équitables.

Nos peres plus religieux & moins éclairés que nous ont été les témoins de ſcènes bien plus terribles encore ; ils ont vu des guerres civiles ; des ligues ouvertement formées contre le ſouverain ; la capitale ſubmergée dans le ſang des citoyens ; deux monarques ſucceſſivement immolés à la fureur du clergé qui ſouffloit de toutes parts le feu de la ſédition. Ils ont vu depuis des rois en guerre contre leurs propres ſujets ; un ſouverain fameux ternir toute ſa gloire en perſécutant, contre la foi des traités, des ſujets qui euſſent vécu tranquilles, ſi on les eût laiſſés jouir en paix de la liberté de conſcience ; enfin ils ont vu ce même prince dupe d'une fauſſe politique que dictoit l'intolérance, bannir avec les proteſtans l'induſtrie de ſes états, forcer les arts & les manufactures à ſe réfugier chez nos plus cruels ennemis.

Nous voyons en Europe la religion influer ſans ceſſe ſur les choſes temporelles ; nous la voyons régler les intérêts des princes ; nous la voyons diviſer & rendre ennemies des nations chrétiennes, parce que leurs guides ſpirituels n'ont point en tout les mêmes opinions. L'Allemagne eſt diviſée en deux partis religieux perpétuellement oppoſés d'intérêts. Nous trouvons par-tout les proteſtans ennemis nés des catholiques, toujours en défiance contre eux, & ces mêmes catholiques ligués avec leurs prêtres contre tous ceux qui n'ont point une façon de penſer auſſi abjecte & auſſi ſervile que la leur.

Voilà, Madame, les avantages ſignalés que la religion procure aux nations. On ne manquera pas de nous dire que ces terribles effets ſont dûs aux paſſions des hommes, & non à la religion chrétienne, qui ſans ceſſe recommande la charité, la concorde, l'indulgence & la paix. Mais, pour peu que l'on réfléchiſſe aux principes de cette religion, on s'appercevra bientôt qu'ils ſont incompatibles avec ces belles maximes qui ne furent pratiquées par les prêtres chrétiens que quand ils n'eurent point la force de perſécuter leurs ennemis & de leur faire ſentir le poids de leur colere. Les adorateurs d'un Dieu jaloux, vindicatif, ſanguinaire, tel qu'eſt évidemment celui des juifs & des chrétiens, ne peuvent être ni modérés, ni tranquilles, ni humains. Les adorateurs d'un Dieu qui s'offenſe des penſées & des opinions de ſes foibles créatures, qui réprouve & veut qu'on extermine tous ceux qui ſuivent un autre culte que le ſien, ſont néceſſairement intolérans, perſécuteurs & méchans.

méchans. Les adorateurs d'un Dieu qui n'a point voulu s'expliquer clairement & qui ſemble ne s'être révélé à ſes favoris que pour dérouter la raiſon & les jetter dans des incertitudes & des embarras continuels, ne peuvent jamais être bien d'accord dans leurs opinions ſur les volontés de ce Dieu ; ils doivent au contraire ſe diſputer éternellement ſur la façon d'entendre ſes oracles ambigus, ſes myſteres impénétrables, ſes préceptes ſurnaturels qui ne ſemblent inventés que pour mettre l'eſprit humain à la torture, & pour faire naître des diſputes que rien ne peut terminer que la force.

Il ne faut donc point s'étonner ſi depuis la naiſſance du chriſtianiſme, nos prêtres n'ont point été un ſeul inſtant ſans diſputer. Il ſembleroit que Dieu n'eût envoyé ſon fils ſur terre que pour que ſa doctrine merveilleuſe fût une pomme de diſcorde pour ſes prêtres & pour ſes adorateurs. Les miniſtres d'une égliſe fondée par le Chriſt lui-même, qui a promis de l'éclairer ſans ceſſe, de lui envoyer ſon Saint-Eſprit, n'ont jamais pu convenir de leurs faits. Nous voyons dans quelques époques cette égliſe infaillible preſqu'entiérement entraînée dans l'erreur. Vous ſavez, Madame, que dans le quatrieme ſiecle, de l'aveu de nos docteurs mêmes, peu s'en fallut que toute l'égliſe ne ſuivît l'opinion des Ariens qui ne nioient pas moins que la divinité de Jeſus-Chriſt. L'eſprit de Dieu avoit alors tellement abandonné ſon égliſe que ſes miniſtres ſe diſputoient ſur le dogme fondamental de la religion chrétienne.

Malgré ces querelles continuelles l'égliſe s'ar-

roge pourtant le droit de fixer la croyance des fideles, elle ſe prétend infaillible, & ſi les docteurs proteſtans ont renoncé à cette prétention hautaine & ridicule, ils n'en veulent pas moins que leurs déciſions ſacrées ſoient reçues comme des oracles du ciel par tous les adhérens. Les prêtres toujours en diſcorde entre eux ſe ſont perpétuellement maudits, anathématiſés, damnés les uns les autres; chaque parti, par vanité, s'en tint opiniâtrément à ſes propres opinions, & traita ſes adverſaires d'hérétiques; la violence ſeule décida les queſtions, termina les diſputes & fixa la croyance. Ceux des prêtres querelleurs qui ſçurent attirer les ſouverains dans leur parti, furent *Orthodoxes*, c'eſt-à-dire, ſe vanterent d'être les poſſeſſeurs excluſifs de la doctrine véritable; ils ſe ſervirent de leur crédit pour écraſer leurs adverſaires qu'ils traiterent toujours avec la derniere barbarie.

Quoi qu'en puiſſent dire nos docteurs, pour peu que nous y faſſions attention, nous trouverons que ce fut toujours le pouvoir des empereurs & des rois qui réellement & en dernier reſſort fixa la foi des chrétiens; c'eſt à grands coups d'épée que l'on apprit en tout pays aux nations les opinions théologiques qui plaiſoient le plus à la divinité; la vraie croyance fut toujours celle qui eut les princes pour adhérens; les fideles furent toujours ceux qui eurent aſſez de force pour exterminer leurs ennemis, que jamais ils ne manquerent de traiter en ennemis de Dieu. En un mot, ce ſont les princes qui furent véritablement infaillibles; ce ſont eux

que nous devons regarder comme les vrais fondateurs de la foi ; ce ſont eux qui en tout tems ont décidé de la doctrine qu'il falloit admettre ou rejetter ; enfin ce ſont eux ſeuls qui fixeront toujours la religion de leurs propres ſujets.

Depuis que le chriſtianiſme a été adopté par quelques nations nous voyons que la religion a preſqu'entiérement abſorbé l'attention des ſouverains. Ou les princes aveuglés par la ſuperſtition furent dévoués aux prêtres ; ou ces princes crurent que la prudence exigeoit au moins qu'ils ménageaſſent un clergé devenu le vrai maître des peuples, qui ne voient rien de plus ſacré ni de plus grand que les miniſtres de leur Dieu. Dans l'un & l'autre cas la ſaine politique ne fut jamais conſultée : elle fut lâchement ſacrifiée aux intérêts de l'état. C'eſt par une ſuite de la ſuperſtition des princes que nous voyons l'égliſe ſi richement dotée dans des tems d'ignorance ; on crut enrichir Dieu en mettant dans l'abondance les prêtres d'un Dieu pauvre, l'ennemi déclaré des richeſſes. Des guerriers ſauvages & ſans mœurs ſe flatterent de pouvoir expier tous leurs péchés en fondant des monaſteres, & en donnant des biens immenſes à des hommes qui faiſoient vœu de pauvreté. On crut bien mériter du Tout-Puiſſant en récompenſant l'oiſiveté, que l'on regarda comme un grand bien, vû qu'elle permettoit de vaquer à la priere dont on s'imagina que les nations avoient un beſoin preſſant & continuel. C'eſt ainſi que par la ſuperſtition des princes, des grands & des peuples ; le clergé devint opulent & puiſſant ; le Monachiſme fut honoré, & les citoyens les

plus inutiles, les moins ſoumis, les plus dangereux furent les mieux récompenſés, les plus conſidérés, les mieux payés ; ils furent comblés de bienfaits, de privileges, d'immunités ; ils jouirent de l'indépendance ; ils eurent un grand pouvoir que ſuivit la licence ; ainſi la dévotion imprudente des ſouverains mit des prêtres à portée de leur réſiſter à eux-mêmes, de leur faire la loi & de troubler l'état impunément.

Le clergé parvenu à ce point de puiſſance & de grandeur, devint redoutable aux monarques mêmes ; ceux-ci furent obligés ou de plier ſous ſon joug ou d'être en guerre avec lui. Quand les ſouverains céderent ils ne furent que les eſclaves des prêtres, les inſtrumens de leurs paſſions, les vils adorateurs de leur pouvoir ; quand ils refuſerent de céder, ces prêtres leur ſuſciterent les embarras les plus cruels ; ils lancerent contre eux les anathêmes de l'égliſe, les peuples furent ſoulevés au nom du ciel, les nations ſe partagerent entre le monarque céleſte & le monarque terreſtre ; celui-ci eut beaucoup de peine à ſe ſoutenir ſur un trône que les prêtres pouvoient faire chanceler ou même détruire à volonté. Il fut un tems en Europe où le prince & le repos de ſon état dépendoient uniquement du caprice d'un prêtre. Dans ces tems d'ignorance, de dévotion & de troubles ſi favorables au clergé, un monarque foible & pauvre entouré d'une nation miſérable, étoit à la merci d'un pontife romain, qui pouvoit à chaque inſtant anéantir ſa félicité, ameuter ſes ſujets contre lui & le précipiter dans l'abîme de la miſere.

En général, Madame, nous trouverons que dans les pays où la religion domine, le ſouverain eſt néceſſairement dans la dépendance des prêtres ; il n'a du pouvoir que du conſentement du clergé ; ce pouvoir diſparoît dès qu'il déplaît à des moines, qui bientôt ſont aſſez forts pour ſoulever les peuples contre lui ; ceux-ci, ſuivant les principes de leur religion, ne peuvent guere balancer entre leur Dieu & leur ſouverain : mais Dieu ne dira jamais que ce que ſes prêtres lui feront dire, & l'ignorance & la déraiſon que ces prêtres auront ſoin de maintenir, empêcheront les peuples d'examiner ſi les organes de la divinité les trompent & rendent fidélement ſes décrets.

Concluez donc avec moi que les intérêts du ſouverain ne peuvent s'accorder avec ceux des miniſtres de la religion chrétienne, qui furent dans tous les ſiecles les citoyens les plus turbulens, les plus rebelles, les plus difficiles à réduire, & dont les attentats ſe ſont ſouvent étendus juſqu'à la perſonne des rois. Que l'on ne nous diſe donc pas que le chriſtianiſme eſt le plus ferme appui du trône, qu'il fait regarder les monarques comme les images de la divinité, qu'il enſeigne que *tout pouvoir vient d'en-haut.*

Ces maximes ne ſont faites que pour endormir les princes ; élles ſont deſtinées à flatter ceux dont le clergé ſe croit ſûr & dont il fait tout ce qu'il veut ; ces flatteurs changent bientôt de ton, quand les princes ont la témérité de manquer de ſoupleſſe à leurs volontés les plus pernicieuſes, ou quand ils ne ſe prêtent point aveuglément à toutes leurs vues ; alors le

ſouverain n'eſt plus qu'un impie, un hérétique, à qui l'on peut & l'on doit manquer de foi ; que dis-je ! Il devient un tyran que l'on peut exterminer, & l'on enſeigne alors que c'eſt une action louable que de débarraſſer la terre d'un ennemi du ciel.

Vous ſavez, Madame, que ces odieuſes maximes ont été mille fois enſeignées par des prêtres qui, dès qu'on veut les réduire, nous diſent, que le ſouverain *met la main à l'encenſoir*, & nous crient qu'*il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Les prêtres ne ſont dévoués aux princes que quand les princes leur ſont aveuglément ſoumis. Ils prêchent hautement qu'on peut les exterminer quand ils refuſent d'obéir à l'égliſe, c'eſt-à-dire, à eux-mêmes. Quelque horribles que ſoient ces maximes, quelque dangereuſes qu'elles puiſſent être à la ſureté des ſouverains & à la tranquillité des ſujets, elles ne laiſſent pas d'être des conſéquences immédiates des principes du judaïſme & du chriſtianiſme. Nous voyons le régicide, la révolte & la trahiſon approuvés & loués dans l'ancien teſtament. Dès qu'on ſuppoſe que Dieu s'offenſe des penſées des hommes ; dès que l'on s'imagine que les hérétiques lui déplaiſent ; il eſt très-naturel d'en conclure qu'un ſouverain hérétique ou impie, c'eſt-à-dire, qui déſobéit à un clergé fait pour régler ſa croyance, qui s'oppoſe aux vues ſacrées d'une égliſe infaillible, qui peut entraîner la perte & l'apoſtaſie d'une grande partie de la nation, peut être légitimement attaqué par ſes ſujets, pour qui la religion doit

être la choſe la plus importante en ce monde, & plus chere que la vie. D'après de tels principes, il eſt impoſſible qu'un chrétien zélé ne penſe rendre un ſervice à Dieu en puniſſant ſon ennemi, & ſervir ſa nation en la débarraſſant d'un chef qui pourroit mettre obſtacle à ſon bonheur éternel.

Vous voyez donc, Madame, que les jéſuites, ces grands prôneurs du régicide raiſonnoient en bons chrétiens, & d'une façon très-conſéquente aux principes de leur religion, quoique leurs enſeignemens fuſſent très-oppoſés à la ſûreté des ſouverains & au repos des nations. Cependant, ſuivant ces maximes, la vie d'un prince dépendroit du caprice d'un pape ou d'un évêque, qui en le déclarant hérétique ou en l'excommuniant, le transformeroit auſſi-tôt en un tyran, ſur la tête duquel il appelleroit la fureur du premier fanatique qui courroit au martyre. Si ces mêmes jéſuites ont flatté les rois & ont été les fauteurs du pouvoir abſolu, ils ne ſe ſont conduits ainſi que lorſqu'ils étoient les maîtres de leurs conſciences, ou lorſque ces princes ſe prêtoient aveuglément à leurs deſirs; ils ont été rebelles & ſéditieux toutes les fois qu'ils n'ont point trouvé en eux la docilité requiſe.

L'obéiſſance du clergé n'eſt jamais que conditionnelle: il ſera ſoumis à ſon prince, il flattera ſon pouvoir, il ſoutiendra ſa puiſſance, pourvu que le prince ſe ſoumette à ſes ordres, ne mette point d'obſtacles à ſes projets, ne touche point à ſes intérêts, ne change rien aux dogmes ſur leſquels les miniſtres de l'égliſe ſont convenus de fonder leur propre grandeur, en-

fin pourvu qu'il reconnoiſſe leurs droits divins qui ſont viſiblement contraires à ceux de la ſouveraineté, & qui ſappent évidemment les fondemens du trône.

Il ne faut en effet qu'ouvrir les yeux pour s'appercevoir que les prêtres ſont des hommes très-dangereux. Le but qu'ils ſe propoſent eſt viſiblement de dominer ſur les eſprits pour dépouiller les corps qu'ils ont ſubjugués par les armes de l'opinion. Voilà pourquoi nous voyons partout ces ennemis de l'eſpece humaine déclarer une guerre ouverte à la ſcience & à la raiſon ; on voit évidemment que leur ſyſtême invariable eſt d'abrutir les hommes afin de les ſoumettre à leur joug onéreux. Contens d'être opulens & puiſſans, ils plongent leurs concitoyens dans l'ignorance, dans la miſere, dans la langueur ; ils découragent le cultivateur par leurs dixmes, leurs extorſions, leurs ſéductions ; ils anéantiſſent l'activité, les talens & l'induſtrie, ils ſemblent ſe plaire à ne régner que ſur des malheureux. Les plus belles contrées de l'Europe dévotement ſoumiſes à des prêtres, ainſi que leurs pieux ſouverains, ſont devenues incultes & dépeuplées. Si l'inquiſition, qui donne aux miniſtres de l'égliſe le droit de juger dans leur propre cauſe, & d'exterminer leurs ennemis, a maintenu l'Italie, l'Eſpagne & le Portugal dans une croyance bien orthodoxe, elle ne peut aſſurément point ſe vanter d'avoir rendu ces états bien floriſſans. Dans ces vaſtes pays ſi favoriſés du ciel, les prêtres & les moines ſeuls vivent dans l'abondance ; les ſouverains ſont ſans force & ſans gloire, & les ſujets languiſſent dans l'in-

digence & l'eſclavage. Ils n'ont pas même le courage de ſe tirer de leur miſere ; plutôt que de travailler ils vont mandier leur pain à la porte d'un prélat ou d'un prêtre qui vit dans l'abondance ; ils ſe dépouillent du peu qu'ils ont pour engraiſſer encore des moines licentieux qui leur vendent des prieres ; ils achetent des plus déréglés des hommes l'expiation de leurs propres déréglemens & des vices les plus honteux. Enfin ils ſont prêts à ſe révolter contre leur ſouverain légitime dès qu'un moine factieux leur fait entendre que c'eſt du trône que viennent les maux que l'égliſe leur fait.

Les prêtres nous vanteront, ſans doute, l'utilité de leurs fonctions. Indépendamment de leurs prieres dont depuis tant de ſiecles les nations ont retiré tant de fruits ; ils nous diront qu'eux ſeuls s'occupent de l'éducation publique, de l'inſtruction des peuples, du ſoin de les contenir dans le devoir & de leur enſeigner la morale. Hélas ! Madame, ſi nous venons à peſer ces prétendus ſervices que les prêtres nous rendent, nous les verrons bientôt réduits à rien & même nous trouverons qu'ils ont été dans tous les tems bien plus funeſtes qu'utiles aux nations.

En quoi conſiſte en effet l'éducation que nos guides ſpirituels ont malheureuſement le droit excluſif de donner à la jeuneſſe ? Tend-elle à faire de nous des citoyens courageux, raiſonnables, vertueux ? Non, ſans doute, elle fait de nous des lâches dont toute la vie eſt tourmentée de terreurs imaginaires ; elle en fait des ſuperſtitieux, qui n'ont que des vertus monaſti-

ques, & qui, s'ils ſuivent fidélement les leçons de leurs maîtres, ſeront parfaitement inutiles à la ſociété ; elle en fait des dévots intolérans prêts à déteſter quiconque ne penſera pas comme eux ; elle en fait des fanatiques prêts à déſobéir au ſouverain dès qu'on leur perſuadera que ce ſouverain eſt rebelle à l'égliſe. Qu'apprennent-ils à leurs éleves ? ils leur font perdre un tems précieux à réciter des prieres, à répéter machinalement des dogmes théologiques auxquels, même dans l'âge mûr, ils ne comprendront rien ; ils leur enſeignent des langues mortes, inutiles à la ſociété préſente & qui peuvent tout au plus contribuer à leur amuſement. Ils terminent ces belles études par une philoſophie, qui dans les mains des prêtres n'eſt devenue qu'une ſcience de mots, un jargon vuide de ſens, propre à les diſpoſer à la ſcience inintelligible qu'on nomme *Théologie.* Mais cette théologie elle-même eſt-elle donc bien utile aux nations ? Ces diſputes interminables qui s'élevent entre nos profonds métaphyſiciens ſont-elles bien intéreſſantes pour des peuples qui n'y comprennent rien ? Le peuple de Paris & des provinces eſt-il bien avancé quand nos docteurs ſe diſputent entre eux ſur ce qu'il faut penſer de la grace ?

Quant aux inſtructions que nos prêtres nous répétent ſans ceſſe, il faudroit bien de la foi pour en découvrir l'utilité. Ces inſtructions ſi vantées conſiſtent à nous entretenir de myſteres ineffables, de dogmes merveilleux, de fables ou d'hiſtoires parfaitement ridicules, de terreurs paniques, de prédictions fanatiques & lugubres, de menaces effrayantes, & ſur-tout de

ſyſtêmes ſi profonds, que ceux-mêmes qui les annoncent n'y peuvent rien comprendre. En vérité, Madame, en tout cela je ne puis voir rien d'utile : les nations ont-elles de grandes obligations à des gens qui méditent pour elles des profondeurs qui demeurent toujours également impénétrables pour tout le genre-humain ? Convenez que nos docteurs qui s'occupent ſi péniblement du ſoin de nous arranger une foi bien pure, travaillent en pure perte. Au moins les peuples ne ſont guere à portée de profiter de leurs importans travaux. Souvent la chaire devient le théâtre de la diſcorde ? delà les harangueurs ſacrés s'injurient les uns les autres, ſoufflent leurs paſſions à leurs *Chrétiens Auditeurs*, allument leur zèle contre les ennemis de l'égliſe, & deviennent les trompettes de l'eſprit de parti, de la fureur & de la ſédition. Si ces prédicateurs enſeignent la morale, c'eſt une morale ſurnaturelle & peu faite pour l'homme. S'ils prêchent des vertus, ce ſont des vertus théologiques dont nous avons aſſez fait voir l'inutilité. Si par hazard quelqu'un s'échappe à prêcher des vertus humaines & ſociales, vous ſavez, Madame, qu'il devient l'objet de la haine & de la critique de ſes confreres ; il eſt dédaigné par les dévots qui n'aiment que des vertus évangéliques qu'ils ne peuvent comprendre, ou qui ne connoiſſent rien de plus important que les pratiques myſtérieuſes dans leſquelles la dévotion fait conſiſter toute la morale.

Voilà donc à quoi ſe bornent les importans ſervices que les miniſtres du ſeigneur ont depuis tant de ſiecles rendus aux nations ! ils ne

valent point, en conſcience, le prix exceſſif dont on les paye; au contraire ſi l'on traitoit les prêtres ſuivant leur mérite, ſi l'on apprécioit leurs fonctions à leur juſte valeur, peut-être trouveroit-on qu'ils ne méritent point un ſalaire plus grand que ces empyriques qui débitent aux coins des rues des remedes plus dangereux que les maux qu'ils promettent de guérir.

C'eſt en privant le clergé d'une portion de ſes biens immenſes conquis ſur la crédulité des hommes; c'eſt en reſſerrant ou même en anéantiſſant ſa puiſſance ſur la puiſſance ſouveraine; c'eſt en le dépouillant de ſes immunités, de ſes priviléges chimériques & nuiſibles; c'eſt en forçant ſes membres à devenir au moins des citoyens paiſibles que les princes parviendront quelque jour à ſoulager les peuples, à leur rendre le courage, à faire des ſujets plus actifs, plus induſtrieux, plus ſenſés, plus tranquilles & plus ſoumis. Tant qu'il y aura deux puiſſances dans l'état, ces puiſſances ſeront néceſſairement en guerre, & celle qui aura la divinité pour elle aura des avantages immenſes ſur la puiſſance humaine. Si toutes les deux ſe prétendent émanées de la même ſource, les peuples ne ſçauront à qui entendre, les ſujets ſe partageront, le combat n'en ſera que plus furieux, & la tête du ſouverain ne pourra ſe ſoutenir contre les têtes multipliées de l'hydre eccléſiaſtique. Les ſerpens enfantés par la verge d'Aaron dévoreront à la fin les ſerpens des magiciens de Pharaon.

En ce cas, me direz-vous, Madame, com-

ment un prince éclairé pourroit-il venir à bout de réduire des prêtres rebelles qui depuis ſi longemps ſont en poſſeſſion de l'eſprit des peuples & du droit de ſe rendre impunément formidables au ſouverain lui-même? Je vous répondrai que malgré les ſoins vigilans & les efforts redoublés du ſacerdoce, les nations commencent à s'éclairer; elles ſemblent enfin fatiguées d'un joug trop incommode, qu'elles n'ont ſi longtemps porté que parce qu'elles croyoient pieuſement qu'il leur étoit impoſé par le très-haut & qu'il étoit néceſſaire à leur bonheur. Les erreurs ne peuvent être éternelles, elles diſparoiſſent aux approches de la vérité. Nos prêtres le ſentent très-bien; leurs déclamations continuelles contre tous ceux qui veulent éclairer le genre-humain ſont une preuve indubitable de la crainte qu'ils ont de voir leurs complots dévoilés. Ils redoutent les yeux perçans de la philoſophie, ils craignent le régne de la raiſon qui ne ſera jamais celui de la révolte ou de l'anarchie. Ce n'eſt donc pas aux princes à partager leurs craintes ni à ſe rendre les exécuteurs de leurs vengeances; ils ſe nuiſent à eux-mêmes lorſqu'ils ſoutiennent la cauſe de leurs rivaux turbulens, qui de tout tems ont été les vrais ennemis de la puiſſance ſouveraine, & les vrais perturbateurs du repos public; enfin les princes ſe liguent avec leurs ennemis quand ils ſont cauſe commune avec les prêtres, & quand ils s'efforcent d'empêcher les peuples de revenir de leurs erreurs.

Les ſouverains ſont plus intéreſſés que perſonne au progrès de la raiſon humaine & à la

deſtruction des erreurs dont ils furent tant de fois les premieres victimes. Si les hommes ne s'étoient point éclairés peu-à-peu, les chefs des nations ſeroient encore comme autrefois ſous le joug d'un pontife romain, qui pourroit à volonté porter le trouble dans leurs états, ſoulever leurs ſujets & peut-être les priver du trône & de la vie. Sans les progrès inſenſibles de la raiſon, les rois ſe trouveroient encore à la tête d'une foule tumultueuſe de ſujets ignorans & dévots, prêts à ſe révolter au ſignal d'un prêtre inquiet ou d'un moine ſéditieux.

Vous voyez donc, madame, que les hommes qui penſent & qui apprennent à penſer aux autres, ſont bien plus utiles aux ſouverains que ceux qui veulent étouffer la raiſon & proſcrire à jamais la liberté de penſer; vous voyez que les vrais amis de la puiſſance ſouveraine ſont ceux qui répandent des lumieres ſur les peuples. Vous ſentez qu'en banniſſant ces lumieres & en perſécutant la philoſophie, le gouvernement ſacrifie ſes intérêts les plus chers à un clergé ſéditieux, dont l'ambition & l'avarice voudroient tout envahir, & dont l'orgueil fut toujours indigné d'obéir à un pouvoir qu'il prétend ſubordonner au ſien.

Il n'eſt point un ſeul prêtre qui ne ſe croye ſupérieur à ſon roi. On a vu ſouvent le ſacerdoce avouer des prétentions ſi hautaines: toujours il entre en fureur quand on veut le ſoumettre à la puiſſance ſéculiere; il la regarde comme profane, il la traite de tyrannie quand elle veut le mettre à la raiſon; il prétendit en tout tems que ſa perſonne étoit ſacrée, que ſes

droits venoient de Dieu lui-même, que l'on ne pouvoit ſans ſacrilege, ou ſans outrager la divinité, toucher aux biens, aux privileges, aux immunités qu'il avoit attachés à l'ignorance & à la crédulité. Toutes les fois que l'autorité ſouveraine voulut toucher à ces objets devenus inviolables & ſacrés entre les mains du clergé, on ne put appaiſer ſes clameurs; il fit des efforts pour ſoulever les peuples contre l'autorité; celle-ci lui parut tyrannique parce qu'elle eût la témérité de vouloir le ſoumetre à la loi, de réformer ſes abus, de lui ôter le pouvoir de nuire. L'autorité lui paroît légitime quand elle écraſe ſes ennemis, elle lui paroît inſupportable dès qu'elle eſt raiſonnable & favorable aux nations.

Les prêtres ſont eſſentiellement les plus méchans des hommes & les plus mauvais citoyens d'un état; il faudroit un miracle pour qu'ils ne fuſſent point tels; ils furent en tout pays les *enfans-gâtés* des nations. Ils ſont altiers, vû qu'ils prétendent que c'eſt de Dieu lui-même qu'ils ont reçu leur miſſion & leur pouvoir. Ils ſont ingrats, vû qu'ils aſſurent n'être redevables qu'à Dieu ſeul des bienfaits qu'ils tiennent viſiblement de la généroſité des ſouverains & des peuples. Ils ſont audacieux, parce que depuis un grand nombre de ſiecles ils jouiſſent de l'impunité. Ils ſont inquiets & turbulens, parce que ſans ceſſe ils ont envie de jouer un grand rôle. Ils ſont querelleurs & factieux, parce que jamais ils ne pourront convenir de la façon d'entendre les prétendues vérités qu'ils enſeignent aux hommes. Ils ſont ſoupçonneux, dé-

ſians & cruels, parce qu'ils ſentent très-bien qu'ils ont tout lieu de craindre que leurs impoſtures ne ſe découvrent. Ils ſont les ennemis nés de la vérité, parce qu'ils appréhendent qu'elle n'anéantiſſe leurs prétentions. Ils ſont implacables dans leurs vengeances, parce qu'il leur ſeroit dangereux de pardonner à ceux qui veulent ébranler leur doctrine dont ils connoiſſent la foibleſſe. Ils ſont hypocrites, parce que la plupart d'entr'eux ſont trop ſenſés pour croire les revêries qu'ils débitent aux autres. Ils ſont opiniâtres dans leurs idées, parce qu'ils ſont vains & que d'ailleurs il ſeroit dangereux de ſe déſiſter d'une façon de penſer dont ils ſuppoſent Dieu l'auteur. Nous les voyons ſouvent déréglés & ſans mœurs, parce qu'il eſt impoſſible que l'oiſiveté, la moleſſe & le luxe ne corrompent le cœur. Nous les voyons quelquefois auſteres & ſéveres dans leur conduite pour en impoſer au peuple & parvenir à leurs vues ambitieuſes. S'ils ſont hypocrites & fourbes, ils ſont trés-dangereux; s'ils ſont imbécilles & fanatiques de bonne foi, ils n'en ſont pas moins à craindre. Enfin preſque toujours nous les voyons rebelles & ſéditieux, parce qu'une autorité qui vient de Dieu n'eſt pas faite pour plier ſous l'autorité des hommes.

Voilà, Madame, le portrait fidele des membres d'un corps puiſſant, à qui depuis longtems les gouvernemens ont cru devoir ſacrifier tous les autres. Voilà les citoyens que le préjugé récompenſe le plus richement, que les princes honorent aux yeux des peuples, à qui ils donnent leur confiance, qu'ils regardent comme

me les appuis de leur pouvoir, qu'ils jugent néceſſaires au bonheur & à la ſûreté de leurs empires. Vous jugerez vous-même ſi le tableau eſt reſſemblant ; vous êtes à portée de voir mieux que perſonne leurs intrigues, leurs menées, leur conduite & leurs diſcours, & vous trouverez toujours que leur projet conſtant eſt de flatter les princes afin de les dominer & de mettre les nations dans l'eſclavage.

C'eſt pour complaire à des citoyens ſi dangereux que les ſouverains ſe mêlent de queſtions théologiques, prennent parti pour ceux qui ſavent les ſéduire, perſécutent tous ceux qui ne leur ſont point ſoumis, proſcrivent avec fureur tous les amis de la raiſon, & étouffant les lumieres, nuiſent à leur propre pouvoir. Car ces prêtres qui crient au ſacrilege quand les princes ſe mêlent de leurs affaires, ou quand ils veulent les mettre à la raiſon, s'indignent contre ces mêmes princes lorſqu'ils refuſent de s'en mêler pour détruire leurs ennemis, & les traitent d'impies quand ils ont pour leurs querelles l'indifférence qu'elles méritent.

Quand, revenus de leurs préjugés, les princes voudront enfin être vraiment les maîtres chez eux, qu'ils ceſſent d'écouter les conſeils intéreſſés & ſouvent ſanguinaires de ces hommes divins, qui rapportant tout à eux-mêmes, voudroient qu'on leur ſacrifiât le bonheur, le repos, les richeſſes de tous les ordres de l'état. Que le ſouverain n'entre jamais dans leurs querelles ; qu'il ne leur donne point une importance dangereuſe en interpoſant ſon autorité ; qu'il ne perſécute jamais pour des opinions qui ſont communément

de part & d'autre également ridicules & deſtituées de fondement ; elles n'intéreſſeroient jamais l'état ſi le ſouverain n'avoit pas la foibleſſe de s'y intéreſſer lui-même. Qu'il donne un libre cours à la façon de penſer, mais qu'il régle par de bonnes loix la façon d'agir des ſujets ; qu'il permette à chacun de rêver ou de ſpéculer comme il voudra, pourvû qu'il ſe conduiſe d'ailleurs en honnête homme & en bon citoyen. Au moins qu'il ne s'oppoſe pas aux progrès des lumieres, qui ſeules ſont capables de tirer les peuples de l'ignorance, de la barbarie & de la ſuperſtition dont les princes chrétiens ont été tant de fois les premieres victimes : qu'il ſoit bien convaincu que des citoyens éclairés & inſtruits ſont bien plus ſoumis & plus paiſibles que des eſclaves ſtupides, ſans lumieres & ſans raiſon, qui ſeront toujours prêts à prendre toutes les paſſions qu'un fanatique voudra leur inſpirer.

Que le ſouverain s'occupe ſur-tout de l'éducation de ſes ſujets ; qu'il ne ſouffre point que le clergé s'en empare tout ſeul & qu'il entretienne dès l'enfance ſes éleves de notions myſtiques, de rêveries inſenſées, de pratiques ſuperſtitieuſes qui ne ſont propres qu'à faire des fanatiques. S'il ne peut empêcher le débit de ces folies, qu'il faſſe au moins contrebalancer leurs effets en faiſant enſeigner une morale raiſonnable, ſociale, conforme au bien de l'état, utile au bonheur de ſes membres ; cette morale apprendra ce que l'homme ſe doit à lui-même, ce qu'il doit à la ſociété & aux chefs qui la gouvernent. Cette morale ne formera point des hommes qui ſe haïſſent pour des opinions indifférentes, ni

des enthouſiaſtes dangereux, ni des dévots aveuglément ſoumis à des prêtres; elle formera des hommes paiſibles, des ſujets raiſonnables & ſoumis à l'autorité légitime; en un mot elle formera des hommes vertueux & des bons citoyens. Une bonne morale eſt l'antidote le plus ſûr contre la ſuperſtition & le fanatiſme.

Par-là l'empire du clergé s'affoiblira peu-à-peu; le ſouverain n'aura plus de rivaux; il commandera ſans partage à des citoyens ſenſés; les richeſſes du clergé rentrées peu-à-peu dans la ſociété le mettront à portée de ſoulager ſon peuple. Des fondations inutiles pourront être appliquées à des uſages avantageux; une portion des biens de l'égliſe originairement deſtinés aux pauvres & ſi long-tems détenus par des prêtres avares, rentreront dans les mains des peuples pauvres, leurs légitimes propriétaires. Appuyé par une nation qui ſentira les avantages & les ſoulagemens qu'on lui procure, le prince ne craindra plus les cris du fanatiſme qui ne ſeront plus écoutés. Le nombre de ces prêtres, de ces moines oiſifs, de ces célibataires turbulens qui ne ſongent point à l'avenir & qui ſont étrangers à l'état qui les nourrit, diminuera viſiblement. Le monarque, devenu plus riche & plus puiſſant, ſera plus à portée de répandre des bienfaits, régnera plus ſûrement & ſentira que les ennemis de l'égliſe ne ſont rien moins que les ennemis de ſon trône, de ſa gloire, de ſa véritable grandeur.

Voilà, Madame, le but que peut ſe propoſer tout gouvernement qui ouvrira les yeux ſur ſes vrais intérêts. Je me flatte que le projet ne vous

paroîtra ni impoſſible ni chimérique ; les lumieres qui commencent à ſe répandre de toutes parts applaniſſent déjà les voies ; au lieu de les éteindre, qu'on les entretienne ou du moins qu'on ne s'oppoſe point à la marche de l'eſprit humain, & vous verrez les ſouverains & les peuples ſans révolutions & ſans troubles affranchis peu-à-peu d'un joug qui les accabloit depuis longtems.

Dans les monumens de la piété de nos peres que voyons-nous d'utile à la ſociété ? Nous n'y trouvons que des fondations imaginées pour entretenir l'oiſiveté monaſtique ; des temples couteux élevés & enrichis par des peuples indigens pour alimenter l'orgueil des prêtres & lui dreſſer des autels & des palais. Depuis la fondation du chriſtianiſme tout ſemble avoir eu pour objet d'élever le ſacerdoce ſur les ruines des nations & des trônes. Une religion jalouſe s'eſt excluſivement emparée de l'eſprit des hommes ; ils ont oublié qu'ils vivoient ſur la terre pour ne s'occuper que de leur bonheur futur dans les régions inconnues de l'empirée. Il eſt tems que le preſtige ceſſe ; il eſt tems que le genre humain s'occupe de ſes intérêts véritables ; ils ſeront toujours incompatibles avec ceux des guides qui croient avoir acquis le droit impreſcriptible de les égarer. Plus vous examinerez la religion chrétienne, plus vous demeurerez convaincue qu'elle ne peut être avantageuſe qu'à ceux qui ſe ſont chargés du ſoin facile de guider la race humaine après l'avoir aveuglée.

Je ſuis &c.

DIXIEME LETTRE.

J'OSE me flatter, Madame, d'avoir démontré clairement que la religion chrétienne, loin d'être l'appui de l'autorité ſouveraine, en eſt l'ennemie réelle, & de vous avoir pleinement convaincue que ſes miniſtres ſont par leur nature les rivaux des ſouverains, & les adverſaires les plus à craindre de la puiſſance temporelle. Enfin je vous crois perſuadée que la ſociété pourroit bien ſe paſſer des ſervices qu'ils lui rendent ou du moins ſe diſpenſer de les payer ſi chérement.

Examinons maintenant les avantages que cette religion procure aux particuliers qui en ſont le plus fortement convaincus & qui ſe conforment le plus exactement à ſes préceptes. Voyons ſi elle eſt propre à rendre ſes diſciples plus contens, plus heureux & plus vertueux.

Pour décider la queſtion il ſuffiroit de regarder autour de ſoi, & de conſidérer les effets que produit la religion dans les eſprits vraiment pénétrés de ſes prétendues vérités. Nous trouvons pour l'ordinaire dans ceux qui la profeſſent le plus ſincérement & qui la pratiquent avec le plus d'exactitude, une humeur chagrine & mélancolique qui n'annonce aucunement le bien-être, ni cette paix intérieure dont on nous parle ſans ceſſe ſans jamais nous la montrer. Quiconque eſt content de lui-même le fait paroître au dehors. La ſatisfaction interne des dévots eſt com-

munément ſi cachée que l'on pourroit la ſoupçonner de n'être qu'une chimere. La paix intérieure que leur donne une bonne conſcience ne ſe manifeſte le plus ſouvent que par une humeur atrabilaire dont tous ceux qui ſont à portée d'en ſentir les influences n'ont communément pas lieu de s'applaudir. Si par hazard quelques dévots nous montrent un front ſérein, de l'enjouement, de l'indulgence, c'eſt que les idées noires de la religion n'ont pu venir à bout de leur tempérament heureux; ou bien cela peut encore venir de ce qu'ils n'ont point ſuffiſamment enviſagé l'enſemble de leur ſyſtême de religieux, qui duement conſidéré devroit les plonger dans les plus terribles inquiétudes & dans les plus noirs chagrins.

Quiconque a médité ſérieuſement le Dieu deſpotique & fantaſque que les chrétiens adorent; quiconque réfléchit à la conduite tyrannique que la bible lui prête; quiconque a profondément rêvé aux dogmes déſolans de la prédeſtination gratuite des élus & de la réprobation du plus grand nombre des hommes, quiconque ſait qu'un bon chrétien n'eſt jamais bien aſſuré s'il eſt digne d'amour ou de haine, & ne peut ſe flatter de mériter ou d'obtenir la grace du Tout-Puiſſant; quiconque fait réflexion qu'un moment de foibleſſe peut lui faire perdre tout d'un coup les mérites d'une vie remplie de bonnes œuvres; quiconque, dis-je, s'occupe l'eſprit de ces ſpéculations fatales ne peut, ſans être un inſenſé, ſe livrer à la joie, ni montrer une gaieté bien ſincere & bien pure. Croyez-vous, Madame, en bonne foi que ce dévot Paſcal, qui ſe faiſant un

crime de ſa tendreſſe pour ſa ſœur, la bruſquoit ſouvent par piété, fût un homme bien ſociable & le bien gai?

Tout ramene néceſſairement à la triſteſſe & au chagrin dans la religion chrétienne; elle ne nous occupe que d'objets lugubres. Elle nous parle d'un Dieu jaloux des mouvemens de notre cœur, de nos penchans les plus naturels, qui nous interdit les plaiſirs les plus légitimes, qui ſe repaît de nos ſoupirs, de nos gémiſſemens, de nos larmes, de nos douleurs, qu'il ſe plaît à nous éprouver par des chagrins, qui nous enjoint de nous mortifier, de nous priver de ce qui fait l'objet de nos deſirs, de nous détacher de l'amour des choſes d'ici-bas; en un mot, qui contredit ſans ceſſe la voix & les vœux de la nature; un tel Dieu n'eſt aſſurément pas fait pour inſpirer de la gaieté. Un Dieu qui ne fait point grace à ſon propre fils, qui veut avoir des victimes éternelles de ſa fureur, qui venge ſans meſures les fautes involontaires que l'on commet contre lui, n'eſt propre qu'à plonger dans le déſeſpoir ceux qui ont le malheur de le méditer. Enfin un chrétien qui doit craindre qu'à chaque inſtant la mort ne le préſente au tribunal d'un juge impitoyable dont les décrets éternels ont d'avance décidé de ſon ſort, doit être néceſſairement dans des tranſes continuelles. Que dirions-nous d'un homme qui montreroit de la gaieté ou même de la tranquillité tandis qu'à chaque inſtant il attendroit ſa ſentence de mort?

Ainſi, Madame, ne nous en rapportons point aux diſcours contradictoires de ces prêtres, qui

après nous avoir effrayés par leurs dogmes terribles, s'efforcent de nous raſſurer par des eſpérances vagues, & nous exhortent à mettre notre confiance dans un Dieu contre lequel ils nous ont ſi défavorablement prévenus; qu'ils ne nous diſent point que le joug de Jeſus-Chriſt eſt léger; il eſt inſupportable pour quiconque y fait attention; il n'eſt léger que pour ceux qui le portent ſans réflexion ou pour ceux qui prennent le ſoin de l'impoſer aux autres ſans vouloir eux-mêmes s'en charger.

Souffrez, Madame, que j'en appelle à vous-même. Etiez-vous donc bien heureuſe, bien contente & bien gaie quand vous m'avez fait le dépoſitaire des inquiétudes ſecrettes que vous cauſoient des préjugés qui commençoient à prendre ſur votre eſprit l'empire fatal que juſqu'ici j'ai tâché de détruire? Votre ame agitée ne ſembloit-elle pas entraînée dans le malheur en dépit de votre jugement? N'étiez-vous pas ſérieuſement occupée à prendre des meſures pour faire divorce avec votre bonheur? En faveur de la religion, n'étiez-vous pas prête à renoncer au monde & à mettre en oubli ce que vous deviez à la ſociété? Si j'en fus affligé je n'en fus point ſurpris; la religion chrétienne ſe fait un principe d'anéantir le bonheur & le repos juſqu'au fond du cœur de l'homme; elle ſe plaît à l'allarmer, à le faire trembler, elle ne peut rendre heureux que ceux qui ne l'ont point aſſez méditée; elle vous eût infailliblement plongée dans le malheur; votre eſprit conſéquent vous auroit fait embraſſer ſon enſemble, & votre imagination trop ſenſible vous auroit em-

portée à des excès dangereux pour vous-même & qui en euſſent forcé beaucoup d'autres à gémir. Une ame telle que la vôtre n'eût point goûté la paix ; les craintes de la religion ſont trop ſûres, & ſes conſolations contradictoires ſont trop vagues, elles ne peuvent donner à l'eſprit l'aſſiette & la tranquillité néceſſaires pour travailler à ſon propre bonheur ou à celui des autres.

En effet, je vous l'ai déjà dit, il eſt bien difficile de s'occuper du bonheur des autres quand on eſt ſoi-même malheureux. Le dévot qui ſe prive de tout, pour qui tout eſt ſcrupule, qui ſe fait des reproches continuels à lui-même qui s'échauffe l'eſprit par la méditation, le jeûne & la retraite, doit naturellement s'irriter contre tous ceux qui ne ſe croient point obligés à faire des ſacrifices auſſi pénibles : il doit prendre de l'humeur contre des profanes qui négligent des pratiques ou des devoirs que Dieu lui ſemble exiger. Il ne ſe trouve bien qu'avec ceux qui voient les choſes comme lui, il ſe ſépare des autres & finit par les haïr ; il ſe croit obligé de faire hautement parade de ſa façon de penſer ; il doit faire éclater ſon zèle, au riſque même de paroître ridicule. S'il montroit de l'indulgence, il auroit ſans doute à craindre de ſe rendre complice des outrages que l'on fait à ſon Dieu ; il doit reprendre les pécheurs, & ce ſera communément avec aigreur, parce qu'il a l'humeur aigre ; enfin il doit s'irriter contre eux &, par conſéquent, ſe rendre incommode pour peu qu'il ait du zèle, il n'eſt indulgent & doux

que lorſqu'il n'eſt point aſſez zélé pour ſa religion.

La dévotion ne tend qu'à concentrer en nous-mêmes des ſentimens fâcheux qui tôt ou tard ſe manifeſtent d'une façon déplaiſante pour les autres. Les dévots myſtiques le ſentent très-bien ; le monde les importune & ils ſont importuns au monde, qui ne pourroit ſubſiſter ſi chacun tendoit aux perfections ſublimes & ſauvages que la religion nous propoſe. L'on ne peut allier le monde avec Jeſus-Chriſt ; Dieu demande notre cœur tout entier, il n'en peut rien reſter pour ſes chétives créatures ; & même, pour peu que l'on ait de zèle, on ſe croit obligé de les tourmenter afin de les amener à la pratique des vertus merveilleuſes auxquelles l'on s'imagine que leur ſalut eſt attaché.

Etrange religion, ſans doute, que celle qui pratiquée à la rigueur, entraîneroit la ruine totale de la ſociété ! le dévot ſincere ſe propoſe des perfections impoſſibles & dont la nature humaine n'eſt point capable ; comme malgré tous ſes efforts il ne peut y parvenir, il eſt toujours mécontent de lui-même, il ſe regarde comme l'objet de la colere de ſon Dieu, il ſe reproche tout ce qu'il fait, il éprouve des remords pour tous les plaiſirs qu'il s'eſt permis, il craint que tout ne ſoit pour lui une occaſion de chute ; pour ſa plus grande ſûreté, il doit éviter la ſociété, qui peut à chaque inſtant le détourner de ſes prétendus devoirs, l'exciter au péché, le rendre le témoin ou le complice de ſes déréglemens ; enfin, s'il eſt

bien zélé, le dévot ne peut s'empêcher de fuir ou de déteſter des êtres qui, ſuivant les triſtes idées de la religion, ne ſemblent perpétuellement occupés qu'à irriter ſon Dieu.

D'un autre côté, vous ſavez, Madame, que c'eſt communément le chagrin & la mélancolie qui déterminent à la dévotion; ce n'eſt communément que lorſque le monde nous abandonne & nous déplaît que nous avons recours au ciel; c'eſt dans les bras de la religion que les ambitieux cherchent à ſe conſoler de leurs diſgraces & de leurs projets renverſés; nos femmes galantes ou déréglées ſe font dévotes lorſqu'elles voient que le monde les quitte, elles offrent à Dieu un cœur uſé & des charmes qu'elles ne voient plus adorés. La ruine de leurs attraits les avertit que leur empire n'eſt plus de ce monde; remplies de dépit, dévorées de chagrins, irritées contre la ſociété où déſormais elles ne comptent plus jouer un rôle bien agréable, elles ſe livrent à la dévotion, elles ſe diſtinguent par des folies religieuſes après avoir ſcandaliſé par des vices ou par des folies mondaines; & la rage dans l'ame, elles adorent en frémiſſant un Dieu qui ne les dédomage que foiblement des biens qu'elles ont perdus. En un mot, c'eſt l'humeur, l'affliction, le déſeſpoir qui font la plupart des converſions; ce ſont toujours des paſſions fruſtrées qui nous livrent à nos prêtres; ce ſont-là les coups merveilleux de la grace dont Dieu ſe ſert pour ramener à lui.

Il n'eſt donc point ſurprenant ſi dans les perſonnes livrées à la dévotion nous voyons

communément dominer la triſteſſe & l'humeur. Ces diſpoſitions ſe trouvent d'ailleurs perpétuellement alimentées par la religion, qui n'eſt propre qu'à aigrir de plus en plus les ames que le chagrin lui ſoumet. La converſation d'un directeur eſt une foible reſſource pour conſoler de la perte d'un amant ; les eſpérances flatteuſes de l'autre monde dédommagent rarement des réalités de celui-ci ; les occupations fictives de la religion ne ſuffiſent point pour remplir des ames que les intrigues, la diſſipation & les plaiſirs pouvoient à peine remplir.

Auſſi voyons-nous, Madame, que les effets de ces converſions éclatantes, ſi propres à réjouir le tout-puiſſant & ſa cour, n'ont rien d'avantageux pour les habitans de ce bas monde. Si ces changemens opérés par la grace ne rendent pas plus heureux ceux ſur qui ils s'operent, ils ne procurent ni agrémens ni profit à ceux qui en ſont les témoins. En effet, quels avantages la ſociété retire-t-elle de la plûpart des converſions ? Ces perſonnes touchées par la grace deviennent-elles meilleures, réparent-elles le mal qu'elles ont fait, font-elles vraiment du bien à ceux qui les entourent ? Un courtiſan qui étoit arrogant & ſuperbe devient-il humble & doux ? Un homme injuſte & cruel répare-t-il le mal qu'ont fait ſes injuſtices Un voleur public rend-il à la ſociété ce dont il l'avoit dépouillée ? Une femme galante & diſſipée répare-t-elle par ſes ſoins vigilans le tort que ſes déſordres & ſes diſſipations ont fait à ſa famille ? Non, ſans doute : ces perſonnes converties & touchées de Dieu ſe contentent pour

l'ordinaire de prier, de jeûner, de faire des aumônes & des retraites, de fréquenter des égliſes, de clabauder en faveur de leurs prêtres, d'intriguer pour ſoutenir un parti, de décrier tous ceux qui ne penſent pas comme leurs directeurs, de montrer un zèle ardent & ridicule pour des queſtions qu'elles n'entendent pas; avec cela elles ſe croient quittes envers Dieu & les hommes, & la ſociété ne gagne rien à leur converſion miraculeuſe; au contraire la dévotion ne fait ſouvent qu'exalter, envenimer & rendre plus incommodes les paſſions que nos nouveaux convertis avoient auparavant; elle ne fait que tourner ces paſſions vers de nouveaux objets, & la religion juſtifiera toujours les excès auxquels elles pourront ſe porter. C'eſt ainſi qu'un ambitieux deviendra un fanatique orgueilleux & turbulent, qui ſe croira juſtifié par ſon zèle; c'eſt ainſi qu'un courtiſan diſgracié cabalera au nom du ciel contre ſes propres ennemis; c'eſt ainſi qu'un homme haineux & vindicatif ſous prétexte de venger Dieu cherchera les moyens de ſe venger lui-même. C'eſt ainſi qu'une femme pour avoir quitté le rouge, ſe croira en droit de faire ſentir ſon humeur acariâtre au mari qu'elle outrageoit peut-être autrefois; elle médira pieuſement de celles qui ſouvent ſe permettront les plaiſirs les plus innocens; en croyant montrer beaucoup de zèle elle montrera beaucoup d'humeur, d'envie, de jalouſie, de malignité; en prenant chaudement les intérêts du ciel, elle montrera beaucoup d'ignorance, de délire & de crédulité.

Mais qu'eſt-il beſoin, Madame, d'inſiſter

là-deſſus ? Vous habitez un pays où vous voyez bien des dévots & peu de gens vertueux. Pour peu que vous vouliez approfondir les choſes, vous trouverez que parmi ces perſonnes ſi perſuadées de la religion, ſi convaincues de ſon importance & de ſon utilité, qui parlent ſans ceſſe de ſes conſolations, de ſes douceurs, de ſes vertus, il n'en eſt guere qu'elle rende véritablement heureuſes ; il en eſt encore moins qu'elle rende meilleures. Sont-elles vivement pénétrées des ſentimens de leur religion affligeante & terrible ? Vous les trouverez atrabilaires, incommodes & farouches. Sont-elles légérement affectées des principes de cette religion ? Vous les trouverez moins ſéveres. La religion de la cour, comme vous ſavez, eſt un mêlange continuel de dévotion, & de plaiſirs ; un cercle d'exercices de piété & de diſſipations, de ferveur momentanée & de déréglemens continus ; cette religion ſait allier Jeſus-Chriſt avec les pompes de Satan. Nous y voyons le faſte, l'orgueil, l'ambition, l'intrigue, la vengeance, l'envie, le libertinage s'amalgamer avec une religion dont les maximes ſont auſteres. Des caſuiſtes faciles pour les grands approuvent cet alliage, ils leur font une religion qui ſe dément de ſes principes pour ſe prêter aux circonſtances, aux paſſions & aux vices des hommes ; des docteurs trop rigides ou trop chrétiens revolteroient des gens qui ne conſentent à être religieux qu'à condition de n'être point gênés. Voilà, ſans doute, pourquoi le janſéniſme, qui voudroit nous ramener aux principes auſteres du chriſtianiſme primitif,

ne peut prendre à la cour. Les maximes outrées de la religion chrétienne ne peuvent convenir qu'à des hommes de la trempe de ſes premiers fondateurs ; elles ne ſont faites que pour des êtres abjects, bilieux & mécontens, qui ſe voyent écartés du faſte, du pouvoir, des honneurs, qui ſont néceſſairement les ennemis des grandeurs, auxquelles il ne leur eſt point permis de prétendre. Les dévots ont le ſecret de ſe faire un mérite de leur averſion ou de leur mépris pour les choſes qu'ils ne peuvent obtenir.

Cependant un chrétien bien conſéquent à ſes principes ne devroit prétendre à rien ; il ne doit rien deſirer ; il doit fuir le monde & ſes pompes, il ne doit point avoir de paſſions. C'eſt un vrai ſtoïcien dont le fanatiſme religieux a exalté la philoſophie chagrine. Les perfections outrées qu'il doit ſe propoſer le mettent avec lui-même dans une guerre perpétuelle qui ne peut manquer de le rendre malheureux ; il doit ſe tenir continuellement en garde contre les objets de ce monde qui ſont pour lui des occaſions de ſcandale ou de péché. Le vrai chrétien eſt l'ennemi de lui-même & du genre-humain ; pour ſa propre ſûreté il devroit vivre en hibou & ne jamais ſe montrer. Sa religion le rend eſſentiellement inſociable, également inutile à lui-même & déſagréable aux autres. Que peut faire la ſociété d'un homme qui tremble ſans ceſſe, qui s'afflige, qui prie, qui médite ? Quel but peut ſe propoſer un dévot qui doit fuir un monde pervers, déteſter ſes grandeurs & ſes richeſſes qui pourroient le damner, & s'interdire des

plaiſirs que Dieu ne voit point ſans colere & ſans jalouſie ?

Que réſulte-t-il de ces maximes d'une morale fanatique ? Il en réſulte la même choſe que des loix trop rigoureuſes que tout le monde eſt forcé d'admettre & que perſonne n'exécute. On a quelque fois mis en problême ſi une ſociété d'athées pourroit ſe maintenir ; on pourroit avec bien plus de raiſon demander ſi une ſociété de vrais chrétiens pourroit long-tems (*) ſubſiſter. Que deviendroit une nation dont tous les habitans voulant être parfaits ſe livreroient à la contemplation, à là pénitence, à la priere, où chacun fuiroit les richeſſes, la conſidération, les grandeurs, les dignités ; où perſonne ne ſongeroit au lendemain ; où tout le monde uniquement occupé du Ciel, négligeroit totalement tout ce qui a du rapport à une vie tranſitoire & paſſagere ; où chacun ſe feroit un mérite du célibat ; où à force de vaquer à des exercices de piété, perſonne n'auroit le loiſir de prêter des ſecours à ſes ſemblables ? Il eſt évident qu'une pareille ſociété ne pourroit ſubſiſter que dans la Thébaïde & ſeroit bientôt anéantie. Si quelques

(*) Conférez ici ce que dit Bayle, *Continuation des penſées diverſes ſur la Comete*, Section 124, 125. Tom. 4. Mr. Rouſſeau de Genève dans ſon *Contract Social*, Liv. 4, ch. 8. Voyez auſſi les *Lettres écrites de la Montagne*, Lettre 1re. pag. 45 juſqu'à 54. Edit. in-8°. L'auteur y diſcute la même matiere, & confirme ſon opinion par de nouveaux raiſonnemens qui méritent fort d'être lus. *Note de l'Editeur.*

quelques monaſteres nous montrent des exemples d'une pareille ferveur, c'eſt que ces maiſons renferment des fanatiques aux beſoins deſquels la ſociété a pourvu. Mais qui eſt-ce qui pourvoiroit aux beſoins d'une nation entiere qui s'abandonneroit elle-même pour ne ſonger qu'au ciel ?

Concluons que la religion chrétienne n'eſt point faite pour ce monde ; elle n'eſt propre à faire le bonheur ni des ſociétés, ni des individus ; les préceptes & les conſeils d'un Dieu ſont impraticables, & plus propres à décourager les hommes, à les jetter dans le déſeſpoir & l'apathie, qu'à les rendre heureux, actifs & vertueux. Un chrétien eſt forcé de faire abſtraction des maximes de ſa religion dès qu'il veut vivre dans le monde ; il ceſſe d'être vraiment chrétien dès qu'il travaille à ſon propre bonheur, il perd de vue le ciel quand il ſonge à celui des autres ; il riſque d'offenſer ſon Dieu dès qu'il a des deſirs, dès qu'il vit dans la ſociété qui n'eſt propre qu'à allumer ſes paſſions, dès qu'il ſe permet des plaiſirs ; en un mot, un bon chrétien eſt un homme de l'autre monde, il n'eſt point fait pour celui-ci.

Auſſi voyons-nous que les chrétiens pour s'humaniſer ſont à chaque inſtant forcés de ſe départir de leurs ſpéculations ſurnaturelles & divines. Leurs paſſions comprimées ne ſont point étouffées pour cela ; elles n'en ſont même ſouvent que plus fortes & plus propres à troubler la ſociété. Maſquées ſous le voile de la religion elles n'en produiſent communément que des effets plus terribles. C'eſt pour lors que l'ambition, la vengeance, la cruauté, la colere, la ca-

lomnie, l'envie, couvertes du beau nom de zèle cauſent les plus grands ravages, ne connoiſſent point de bornes & font illuſion même à ceux qui ſont tranſportés par ces funeſtes paſſions. Car la religion n'anéantit point les paſſions dans les cœurs des dévots, ſouvent elle les juſtifie, & l'expérience nous prouve que les meilleurs chrétiens ne ſont rien moins que les meilleurs des hommes, & qu'ils n'ont aucunement le droit de reprocher aux incrédules ni les prétendues conſéquences de leurs principes, ni les paſſions qui les portent à l'incrédulité.

En effet, la charité des miniſtres pacifiques de la religion & de leurs pieux adhérens, ne les empêche pas de noircir leurs adverſaires dans la vue de les rendre odieux & d'attirer ſur leur tête la vindicte publique; leur zèle pour la gloire de Dieu leur permet d'employer indifféremment toutes ſortes d'armes; la calomnie ſur-tout leur fournit en tout tems de très-puiſſans ſecours. A les en croire il n'y a que les déréglemens du cœur qui portent à l'incrédulité; ce n'eſt que pour pouvoir donner un libre cours à ſes paſſions que l'on renonce à la religion; ne point croire, ſelon eux, ſuppoſe toujours un cœur corrompu, des mœurs dépravées, un libertinage affreux. En un mot, ils prétendent que tout homme qui refuſe d'admettre leurs rêveries ou leur morale merveilleuſe, ne peut avoir de motifs pour faire le bien, & n'en a que de très-puiſſans pour commettre le mal.

C'eſt ainſi que nos charitables docteurs traveſtiſſent les ennemis de leur pouvoir en des brigands dangereux, que la ſociété pour ſon in-

térêt devroit proſcrire & détruire. Il réſulte de ces imputations que ceux qui renoncent au préjugé pour conſulter la raiſon, ſont les plus déraiſonnables des hommes; que ceux qui condamnent la religion à cauſe des crimes qu'elle produit ſur la terre ou auxquels elle ſervit toujours de prétexte, ſont de mauvais citoyens; que ceux qui ſe plaignent des troubles que des prêtres turbulens ont tant de fois excités, ſont des perturbateurs du repos des nations; que ceux qui frémiſſent à la vue des perſécutions inhumaines & injuſtes que l'ambition & la fourberie des prêtres ont ſuſcitées, n'ont nulle idée de juſtice & doivent néceſſairement étouffer en eux les ſentimens de l'humanité. Il s'enſuit que ceux qui méconnoiſſent les motifs faux & trompeurs que juſqu'à préſent l'on a ſi vainement été chercher dans l'autre monde pour engager les hommes à être vertueux, équitables, bienfaiſans, n'ont plus aucuns motifs réels pour pratiquer les vertus néceſſaires ici-bas à leur propre ſûreté. Enfin il s'enſuit que ceux qui veulent détruire la tyrannie ſacerdotale, & des impoſtures dangereuſes aux ſouverains & aux ſujets, ſont des ennemis de l'état que les loix devroient d'avance punir.

Je crois, Madame, que vous ſerez maintenant très-convaincue que les vrais amis du genre-humain & des princes ne peuvent être des amis de la religion ou des prêtres. Quels que ſoient les motifs ou les paſſions qui déterminent un homme à l'incrédulité; quels que ſoient les principes qui en découlent, ils ne peuvent être auſſi pernicieux que ceux qui émanent directement & néceſſairement d'une religion auſſi ab-

ſurde & auſſi atroce que la chrétienne. L'incrédulité ne fonde pas ſes droits ſur la divinité, elle ne prétend pas dominer ſur les conſciences, elle n'a point de prétexte pour violenter les eſprits, ni pour haïr perſonne à cauſe de ſes opinions, à moins que ces opinions ne fuſſent dangereuſes dans la pratique. En un mot, les incrédules n'ont point une infinité de motifs, d'intérêts & de prétextes pour nuire dont les partiſans zélés de la religion ſont abondamment pourvus. Un incrédule en pouvoir ne ſeroit ni plus juſte ni plus méchant qu'un dévot en pouvoir qui ſe fait un devoir de perſécuter.

Un incrédule qui réfléchit s'apperçoit que ſans ſortir de ce monde il a des motifs preſſans & réels qui l'invitent à bien faire ; il ſent l'intérêt qu'il a de ſe conſerver lui-même & d'éviter ce qui pourroit lui nuire ; il ſe voit uni par des ſoins phyſiques réciproques avec des hommes qui le mépriſeront, s'il a des vices ; qui le déteſteront, s'il ſe rend coupable de quelque action contraire à la juſtice ou à la vertu ; qui le puniront, s'il commet des crimes ou s'il outrage les loix. L'idée de la décence & de l'ordre, le deſir de mériter l'approbation de ſes concitoyens, la crainte d'encourir le blâme & les châtimens, ſont des freins ſuffiſans pour contenir tout homme cenſé. S'il eſt dans le délire, toute la crédulité du monde ne pourra le retenir ; s'il eſt aſſez puiſſant pour ne rien craindre ici-bas & pour ſe mettre au-deſſus de l'opinion des hommes, il ne craindra pas plus l'opinion divine que la haine & le mépris des juges qu'il a devant les yeux.

On nous dira peut-être que la crainte d'un Dieu vengeur ſert au moins à prévenir un grand nombre de crimes cachés que l'on ſe permettroit ſans la religion. Mais la religion elle-même prévient-elle ces crimes cachés ? Les nations chrétiennes ne ſont-elles pas remplies de frippons de toute eſpece qui machinent en ſecret la ruine de leurs concitoyens. Les perſonnes les plus crédules en apparence ne ſe permettent-elles pas une infinité de vices dont elles auroient à rougir, ſi le hazard les découvroit ? L'homme le plus perſuadé que Dieu voit toutes ſes actions ne rougit ſouvent pas de commettre en ſecret des choſes qu'il ne ſe permettroit pas devant le dernier des humains.

Que devient donc ce frein ſi puiſſant que la religion met aux paſſions ? Si l'on s'en rapportoit aux diſcours de nos prêtres, il ſembleroit qu'il ne ſe commet point de crimes ni publics ni cachés dans les pays où leurs leçons ſont écoutées ; on les prendroit eux-mêmes pour des anges & tout homme religieux ſeroit un homme ſans défauts. Nous oublions nos ſpéculations religieuſes toutes les fois que nous éprouvons des paſſions violentes, lorſque nous ſommes enchaînés par les liens de l'habitude ou lorſque nous ſommes aveuglés par de grands intérêts ; alors nous ne raiſonnons plus. C'eſt le tempérament & l'habitude qui nous rendent vertueux ou vicieux. Un incrédule peut avoir des paſſions très-fortes ; il peut raiſonner très-juſte relativement à la religion, & raiſonner très-mal relativement à ſa conduite. Celui qui croit tout eſt un mauvais raiſonneur ; ſi de plus il agit très-mal,

il eſt à la fois un imbécille & un méchant.

Il eſt vrai que nos prêtres refuſent aux incrédules l'avantage de bien raiſonner ; ils prétendent qu'on raiſonne toujours très-mal quand on préfere la raiſon à leur autorité. Mais en cela ils ſont évidemment juges & parties ; c'eſt aux perſonnes déſintéreſſées à décider la queſtion. En attendant, les prêtres eux-mêmes ſemblent ſe défier de la bonté de leurs raiſonnemens ; ils appellent le bras ſéculier au ſecours de leurs argumens ; ils font entrer à coups de fouet en paradis ; ils éclairent les hommes à la lueur des buchers ; ils inculquent la foi à grands coups d'épée ; ils ont la lâcheté de défier des hommes qui ne pourroient impunément ſe montrer. Cette conduite n'annonce point des gens fortement perſuadés de la force de leurs argumens. Si nos théologiens étoient de bonne foi, n'ouvriroient-ils pas un champ libre à la diſpute ? Ne permettroient-ils pas la diſcuſſion ? Ne ſeroient-ils pas charmés qu'on leur propoſât des difficultés qui, ſi leur ſyſtême étoit vrai, ne ſerviroient qu'à la rendre plus ſolide ? Ils trouvent plus ſûr d'en uſer envers leurs adverſaires comme les prêtres Mexicains qui faiſoient lier des eſclaves avec leſquels ils combattoient, & qui les tuoient enſuite pour avoir oſé ſe meſurer avec eux.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-poſſible qu'un incrédule ait une conduite blâmable, en cela il eſt, au raiſonnement près, ſur la même ligne que le dévot. Les partiſans les plus fanatiques de la religion ſont forcés de convenir que parmi leurs adhérens il ne ſe trouve qu'un petit nom-

bre d'élus ou de gens que la religion parvienne à rendre vertueux ; de quel droit exigeroient-ils donc que l'incrédulité, qui n'a rien de ſurnaturel, produisît des effets que, de leur aveu même, la religion divine ne produit point ? Si tous ceux qui croient étoient des gens de bien, la cauſe de la religion ſeroit complettement gagnée, ſurtout ſi les indévots étoient toujours des gens ſans mœurs & ſans vertu. Mais, quoi qu'en diſent nos prêtres, il eſt des incrédules plus vertueux que les hommes les plus dévots. Un heureux tempérament, une éducation honnête, le deſir de vivre paiſibles, la crainte de s'attirer la haine ou le blâme, l'habitude de bien faire leur ſuffiſent & leur fourniront toujours des motifs bien plus puiſſans & plus vrais que ceux de la religion pour s'abſtenir du vice & pratiquer la vertu. D'ailleurs, l'incrédule n'a point une infinité de reſſources que la religion fournit au ſuperſtitieux ; celui-ci peut quand il veut expier ſes crimes, ſe réconcilier avec Dieu, & mettre ſa conſcience en repos ; l'incrédule qui a commis le mal ne peut ſe réconcilier ni avec la ſociété qu'il outrage, ni avec lui-même qu'il eſt forcé de haïr. S'il n'a point à eſpérer de récompenſes dans l'autre vie, il n'en a que plus d'intérêt à mériter les hommages que dans tous les pays policés l'on rend à la vertu, à la probité, à une conduite conſtamment honnête ; à éviter les peines & le mépris que la ſociété décerne contre ceux qui troublent ſon bien-être ou qui refuſent d'y concourir.

Il paroît évident que tout homme qui conſulte ſa raiſon doit être plus raiſonnable que celui qui ne conſulte que ſon imagination. Il eſt évi-

dent que celui qui conſulte ſa propre nature & celle des êtres qui l'entourent, doit avoir des idées plus vraies du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte, de l'honnête & du déshonnête, que celui qui, pour régler ſa conduite, ne conſulte que les oracles d'un Dieu caché que ſes prêtres font méchant, injuſte, changeant, ſe contrediſant lui-même, & qui a quelquefois ordonné les actions les plus contraires à la morale & à toutes les idées que nous avons de la vertu. Il eſt évident que celui qui réglera ſa conduite ſur la morale ſacerdotale ne ſuivra que le caprice & les paſſions de ſes prêtres, & ſera ſouvent un homme très-nuiſible en ſe croyant très-vertueux. Enfin, il eſt évident qu'en ſe conformant aux préceptes & aux conſeils de la religion, on peut être fort pieux ſans avoir l'ombre de la vertu. L'expérience nous prouve qu'il eſt très-poſſible d'adhérer aveuglément à tous les dogmes les plus inintelligibles de nos prêtres, d'obſerver très-ſcrupuleuſement toutes les pratiques qu'ils recommandent, de profeſſer de bouche toutes les vertus chrétiennes, ſans avoir aucune des qualités néceſſaires à notre propre bonheur & à celui des êtres avec qui nous vivons. Les Saints mêmes que l'on nous propoſe comme des modeles n'ont été rien moins que des hommes utiles à la ſociété ; nous ne voyons en eux que des fanatiques ſombres qui ſe ſont ſacrifiés eux-mêmes aux idées affligeantes de leur religion ; ou des fanatiques emportés qui ſous prétexte de ſervir cette religion, ont perpétuellement troublés le repos des nations ; ou des docteurs enthouſiaſtes qui à force de rêver ont trouvé des

ſyſtêmes propres à troubler les cerveaux de leurs adhérens. Un ſaint, quand il eſt tranquille, ne ſe propoſe jamais que d'être utile à lui-même, & ne ſonge qu'à faire ſon ſalut dans la retraite ; un ſaint, quand il eſt actif, ne ſe produit dans le monde que pour débiter ſes revêries funeſtes à la ſociété, & pour faire valoir les prétentions de l'égliſe qu'il confond avec les intérêts de ſon Dieu.

En un mot, Madame, je ne puis trop le répéter, tout le ſyſtême religieux ne paroît imaginé que pour l'utilité des prêtres ; la morale des chrétiens n'eut jamais en vue que l'intérêt du ſacerdoce ; toutes les vertus que le chriſtianiſme enſeigne n'ont pour objet que l'égliſe & les miniſtres ; & ceux-ci ne ſe ſont jamais propoſé que d'aſſervir les peuples pour profiter de leurs travaux & de leur crédulité. L'on peut, ſans doute, avoir des mœurs & des vertus ſans entrer dans ces complots ; ſi les prêtres n'approuvent point ceux qui les contrediſent, & refuſent toute probité aux penſeurs qui rejettent leurs inutiles ou leurs dangereuſes vertus, la ſociété qui, pour ſe ſoutenir a beſoin de vertus plus humaines & plus réelles, ne doit point adopter les ſentimens ni épouſer les querelles de ces hommes viſiblement ligués contre elle. Si les miniſtres de la religion ont beſoin de leurs dogmes, de leurs myſteres, de leurs vertus fanatiques pour étayer leur empire uſurpé, le gouvernement a beſoin de vertus raiſonnables, d'une morale évidente & ſur-tout pacifique, pour exercer ſes droits légitimes. Enfin, les individus qui compoſent toute ſociété, ont be-

ſoin d'une morale qui les rende heureux en ce monde, ſans s'embarraſſer de celle qui ne fera leur bonheur que dans un monde imaginaire dont ils n'ont que les idées qu'ils reçoivent de leurs prêtres.

Ces prêtres ont eu l'adreſſe de lier leur ſyſtême religieux à la morale pour le rendre plus ſacré & pour aſſurer l'autorité que leur donnoient déjà leurs dogmes myſtérieux ; à l'aide de cet artifice ils ſont parvenus à perſuader que ſans religion il ne pouvoit y avoir ni morale ni vertu. J'eſpere, Madame, achever de détruire ce préjugé dans ma premiere, & montrer clairement à quiconque voudra réfléchir que ce ſont les notions abſtraites, incertaines & trompeuſes que la religion a de tout tems inſpirées, & qui ſouvent ont infecté les philoſophes eux-mêmes, qui ont juſqu'ici retardé les progrès de la morale, & qui ont fait de la ſcience la plus certaine, la plus claire & la plus ſenſible pour tout homme qui penſe, une ſcience douteuſe, énigmatique & remplie de difficultés. En attendant,

Je ſuis, &c.

ONZIEME LETTRE.

POUR peu, Madame, que vous ayez réfléchi ſur ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire juſqu'ici, vous ſerez obligée de convenir qu'il eſt abſolument impoſſible de fonder une morale certaine & invariable ſur une religion enthouſiaſte, ambigue, myſtérieuſe, contradictoire & qui n'eſt jamais d'accord avec elle-même. Vous ſentirez qu'un Dieu qui ſemble avoir pris plaiſir à ſe rendre inintelligible, qu'un Dieu partial & changeant, qu'un Dieu dont les préceptes ſe détruiſent les uns les autres, ne peut ſervir de baſe à une morale qui doit être en tout tems la même pour tous les habitans de la terre. En effet, comment fonder la juſtice & la bonté ſur un être injuſte & malin qui tente l'homme pour lequel il a créé l'univers, afin d'avoir le droit de le punir de s'être laiſſé tenter ? Comment ſavoir à quoi s'en tenir ſur les volontés d'un Dieu qui dit *tu ne tueras point*, & qui d'un autre côté fait exterminer des nations entieres ? Quelle idée peut-on prendre de la morale qui peut plaire à un Dieu dont le ſanguinaire Moyſe a été le prophête ; dont le rebelle, l'aſſaſſin, l'adultere David a été le favori ? Eſt-il poſſible de fonder les devoirs ſaints de l'humanité ſur un Dieu dont les amis ont été des perſécuteurs inhumains & des monſtres de cruauté ? Comment puiſer nos devoirs dans les leçons des prêtres d'un Dieu de paix, qui ne reſpirent jamais que la ſédition, la vengeance &

le carnage dès qu'on oſe toucher à leurs immunités ? Pouvons-nous prendre pour modeles de notre conduite des ſaints qui furent ou des enthouſiaſtes inutiles, ou des fanatiques turbulens, ou des ſéditieux entêtés, qui ſous prétexte de défendre la cauſe de Dieu, ont excité les plus grands ravages ſur la terre ? La ſaine morale peut-elle adopter des vertus impraticables & ſurnaturelles, qui ſont viſiblement inutiles à nous-mêmes, & à ceux avec qui nous vivons, & dont les conſéquences leur ſont ſouvent très-dangereuſes ? Prendrons-nous pour les guides de nos mœurs des prêtres dont les leçons font conſiſter tous nos devoirs dans des opinions inintelligibles, dans des pratiques puériles & frivoles, qu'ils nous font préférer aux vertus les plus réelles ? Enfin nous laiſſerons-nous conduire par des hommes dont la morale verſatile ne ſe régle jamais que ſur leurs intérêts préſens, & qui tantôt nous diſent qu'il faut être bienfaiſans, humains & pacifiques, & qui tantôt nous font entendre que le ciel exige de nous d'être injuſtes, inhumains, ſéditieux & perfides ?

Vous ſentez, Madame, qu'il eſt impoſſible de fonder la morale ſur des notions ſi peu fixes & ſi contraires à toutes les idées naturelles que nous avons de la vertu : par vertus nous devons entendre des diſpoſitions habituelles à faire ce qui peut procurer le bonheur de nos ſemblables ; par vertu la religion n'entend que ce qui peut contribuer à nous rendre favorable un Dieu caché qui attache ſes faveurs à des pratiques, à des opinions & ſouvent à une conduite très-nuiſible à nous-mêmes & aux autres. La morale

des chrétiens eſt une morale myſtique qui, ſemblable aux dogmes de la religion, eſt obſcure, inintelligible, incertaine & ſoumiſe aux interprétations des hommes ; cette morale n'eſt jamais conſtante, parce qu'elle eſt ſubordonnée à une religion qui varie ſans ceſſe dans ſes principes, & qui ſe régle ſur les volontés d'un Dieu variable & deſpotique, ou plutôt, ſur les volontés de ſes prêtres, dont les intérêts changent, dont les caprices varient & qui jamais ne peuvent par conſéquent être d'accord avec eux-mêmes. Les écritures qui ſont les ſources où les chrétiens vont puiſer leur morale, ſont non-ſeulement d'une profonde obſcurité & demandent des explications continuelles dont les prêtres ſe ſont rendus les maîtres ; mais encore, elles ſe contrediſent elles-mêmes. Si ces oracles du ciel nous preſcrivent dans un paſſage des vertus vraiment utiles, dans un autre elles approuvent ou preſcrivent des actions entiérement oppoſées aux idées que nous avons de la vertu. Le même Dieu qui nous ordonne d'être bons, équitables, bienfaiſans, qui défend de venger ſes injures, qui ſe déclare le Dieu de la clémence & de la miſéricorde, ſe montre comme implacable dans ſes fureurs, s'annonce comme apportant *le glaive & non la paix ;* nous dit qu'il eſt venu pour diviſer les hommes ; enfin exige que l'on venge ſes outrages, ordonne la rapine, la trahiſon, l'uſurpation & le carnage. En un mot, il eſt impoſſible de trouver dans l'écriture des principes sûrs de morale. Vous y voyez à côté d'un petit nombre de préceptes utiles & ſenſés les maximes les plus extravagantes & les plus funeſtes au bien de toute ſociété.

C'eſt dans la ponctualité à remplir des devoirs ſuperſtitieux & frivoles que Dieu ſemble faire conſiſter la morale des Juifs dans tout l'ancien teſtament ; des obſervations légales, des rites, des cérémonies ſont tout ce qu'il exige du peuple d'Iſraël ; en récompenſe de ſon exactitude ſcrupuleuſe à remplir ces prétendus devoirs, il lui permet de commettre les crimes les plus affreux. Les vertus recommandées par le fils de Dieu dans le nouveau teſtament ne ſont à la vérité pas les mêmes que celles dont Dieu ſon pere faiſoit jadis tant de cas ; il contredit ce Dieu ; il annonce qu'il ne ſe ſoucie plus ni de ſacrifices, ni d'offrandes, ni de pratiques ; il leur ſubſtitue ces vertus ſurnaturelles dont je crois avoir ſuffiſamment prouvé l'inutilité, l'impoſſibilité, l'incompatibilité avec le bien-être de l'homme vivant en ſociété. Le fils de Dieu n'eſt pas plus d'accord avec lui-même que ſon pere ; il détruit dans un endroit ce qu'il avoit établi dans un autre ; & depuis, ſes prêtres ont anéanti à leur tour les principes qu'il avoit poſés lui-même. Ils ne s'accordent avec leur Dieu que quand les préceptes de ce Dieu s'accordent avec leurs intérêts préſens. Ont-ils intérêt de perſécuter ? Ils trouvent que ce Dieu ſemble ordonner la perſécution & prétend que l'on contraigne les conviés d'entrer dans la ſalle du feſtin, c'eſt-à-dire, ſelon eux, dans l'égliſe. Sont-ils eux-mêmes perſécutés ? Ils trouvent que ce Dieu pacifique défend les voies de fait & ne voit la violence qu'avec une horreur extrême. Trouvent-ils que les pratiques ſuperſtitieuſes ſont lucratives & profitables pour eux-mêmes ? Nonobſ-

tant l'averſion de Jeſus-Chriſt pour les offrandes, les pratiques & les cérémonies, ils y ſoumettent les peuples, ils les ſurchargent de rites myſtérieux, ils les leur font bien plus reſpecter que les devoirs les plus ſaints de la ſociété. Si Jeſus n'a point voulu qu'on le vengeât, ils trouvent que ſon pere a voulu qu'on le vengeât à toute outrance. Si Jeſus a déclaré que ſon royaume n'étoit pas de ce monde & a montré le plus grand mépris pour les richeſſes, ſes prêtres trouvent dans l'ancien teſtament des raiſons & des titres pour tout envahir, pour conquérir l'univers, diſputer aux ſouverains leur pouvoir, pour exercer en ce monde l'autorité la plus illimitée, la licence la plus effrénée. En un mot, ſi l'on trouve dans la bible quelques préceptes d'une morale ſaine & utile, l'on y trouve également de quoi juſtifier les crimes les plus atroces.

Ainſi dans la religion chrétienne la morale dépend uniquement de la fantaiſie des prêtres, de leurs paſſions, de leurs intérêts; elle n'a jamais de principes sûrs, elle varie ſuivant les circonſtances; le Dieu dont ils ſont les organes & les interpretes ne dit que ce qui leur convient le mieux & ne les contredit jamais; ſuivant leurs caprices, il change perpétuellement d'avis, il approuve & déſapprouve les mêmes actions, il aime, ou déteſte une même conduite; il change le crime en vertu & la vertu en crime.

Que réſulte-t-il de tout cela? C'eſt que les chrétiens n'ont jamais de principes sûrs en morale; elle varie avec la politique des prêtres, qui ſont en poſſeſſion de commander à leur cré-

dulité, & qui à force de menaces & de terreurs obligent les hommes à fermer les yeux ſur leurs contradictions, & les ames les plus honnêtes à commettre les forfaits les plus grands toutes les fois qu'il s'agit de la religion. C'eſt ainſi que ſous un Dieu qui recommande l'amour du prochain, les chrétiens s'accoutument dès l'enfance à déteſter ce prochain hérétique, & ſont preſque toujours dans la diſpoſition de lui nuire par la ſeule raiſon qu'il n'eſt pas ſoumis aux volontés de leurs prêtres. C'eſt ainſi que ſous un Dieu qui ordonne d'aimer ſes ennemis & de pardonner les offenſes, les chrétiens haïſſent & détruiſent les ennemis de leurs prêtres & vengent ſans meſure les injures qu'ils prétendent avoir reçues. C'eſt ainſi que ſous un Dieu juſte & dont on ne ceſſe de vanter la bonté; les chrétiens, au ſignal de leurs guides ſpirituels, deviennent injuſtes & cruels, & ſe font un mérite d'avoir étouffé pour eux les cris de la nature, la voix de l'humanité, les conſeils de la ſageſſe & de l'intérêt public.

En un mot toutes les idées du juſte & de l'injuſte, du bien & du mal, de la bonté & de la méchanceté ſe confondent néceſſairement dans la tête d'un chrétien. Son prêtre deſpotique commande au nom de Dieu à la nature même. A ſa voix puiſſante la raiſon diſparoît, la vérité eſt forcée de fuir, l'imagination ſe trouble, l'homme ne conſulte plus que le fanatiſme & le délire qui lui ſont inſpirés d'en-haut. Dans ſon aveuglement il foule aux pieds les devoirs les plus ſacrés & il ſe croit vertueux en outrageant toutes les vertus. A-t-il des remords? Son prêtre les

les appaiſe bientôt & lui indique des pratiques faciles à l'aide deſquelles il pourra ſe réconcilier avec Dieu. A-t-il commis des injuſtices, des rapines, des vols ? Il peut tout réparer en donnant à l'égliſe les biens dont il a dépouillé ſes concitoyens, ou en répandant des largeſſes qui ſerviront à faire dire des prieres & à nourrir l'oiſiveté. Jamais ce prêtre ne lui reprochera les injuſtices, les cruautés & les crimes qu'il aura commis pour le ſoutien de l'égliſe & pour l'avantage de ſes miniſtres ; les fautes qu'il trouvera le plus impardonnables ſeront toujours celles qui auront été nuiſibles aux intérêts du clergé. Manquer de foi & de ſoumiſſion aux prêtres ſera le plus affreux des crimes, ce ſera *le péché contre le Saint-Eſprit*, qui ne peut ſe remettre ni dans ce monde-ci ni dans l'autre ; mépriſer les objets que les prêtres ont intérêt de faire reſpecter, ſera qualifié de *blaſphême* & d'*impiété*. Ces mots vagues & vuides de ſens ſuffiront pour exciter l'horreur du vulgaire imbécille. Le mot terrible de *ſacrilège* déſignera tout attentat commis ſur la perſonne, ſur les biens, & ſur les droits ſacrés du clergé. L'omiſſion de quelque pratique futile ſera exagérée & repréſentée comme un crime bien plus déteſtable que les actions les plus nuiſibles au genre-humain. En faveur de la fidélité à remplir les devoirs religieux, le prêtre facile pardonnera à ſon eſclave ſoumis ſes vices, ſes débauches criminelles, & ſes excès les plus criants.

Vous voyez donc, Madame, que la morale chrétienne n'a réellement en vue que l'utilité des prêtres. Ne ſoyons donc pas ſurpris s'ils ont

voulu s'en faire les arbitres & les ſouverains ; & s'ils ont décrié comme fauſſes & comme criminelles toutes les vertus qui ne pouvoient s'accommoder à leurs ſyſtêmes merveilleux. La morale chrétienne ne ſemble s'être propoſé que d'aveugler les hommes, de troubler leur raiſon, de les rendre abjects & timides, de les plonger dans l'aviliſſement, de les décourager, de les obliger à ſe haïr, à ſe mépriſer eux-mêmes, de leur faire perdre de vue la terre qu'ils habitent pour n'enviſager que le ciel. A l'aide de cette morale, les prêtres ſont devenus les vrais maîtres ici-bas ; ils ont imaginé des vertus & des pratiques utiles pour eux ſeuls ; ils ont proſcrit & dénigré celles qui étoient vraiment utiles à la ſociété ; ils ont fait de leurs diſciples des eſclaves qui faiſoient conſiſter la vertu & le mérite à être aveuglément ſoumis à tous leurs caprices, prompts à embraſſer ſans examen leurs indignes querelles, & qui n'ont jamais eu d'idées véritables de la morale & de la vertu.

Pour jetter les fondemens d'une bonne morale, il eſt donc abſolument néceſſaire de détruire les préjugés que les prêtres nous inſpirent ; il faut commencer par rendre à l'ame des hommes ſon énergie & ſon reſſort que des vaines terreurs ſemblent avoir briſé ; il faut renoncer à ces notions ſurnaturelles qui juſqu'ici les ont empêchés de conſulter la nature & qui ont forcé la raiſon de plier ſous le joug de l'autorité ; il faut encourager l'homme & le détromper de ces principes aviliſſans & deſtructeurs qui lui perſuadent qu'il eſt l'objet du courroux céleſte, que ſa nature eſt corrompue, que ſa raiſon n'eſt

qu'un guide infidele qu'il ne doit point conſulter ; & que c'eſt en s'aveuglant lui-même qu'il obtiendra le bonheur. Il faut le déſabuſer de l'idée qu'il doit ſe haïr lui-même, qu'il lui eſt défendu de travailler à ſa félicité ici-bas, qu'il eſt pour lui des choſes plus intéreſſantes que d'être heureux en ce monde & que de pratiquer la vertu réelle. Enfin il faut lui apprendre à s'aimer lui-même, à mériter ſa propre eſtime, & à s'attirer par ſa conduite l'amitié, la bienveillance & la conſidérarion de ceux avec leſquels il eſt forcé de vivre.

La morale religieuſe ne ſemble imaginée que pour diſſoudre la ſociété & pour replonger chacun des membres qui la compoſent dans l'état ſauvage. Les vertus chrétiennes tendent évidemment à iſoler l'homme, à le détacher des liens qui l'uniſſent à ſes ſemblables pour l'attacher uniquement à ſes prêtres ; à lui faire perdre de vue ſon bonheur le plus ſolide pour ne s'occuper que de chimeres dangereuſes pour lui-même & pour les autres. Nous ne vivons en ſociété que pour nous procurer plus facilement des biens, des ſecours & des plaiſirs que nous n'obtiendrions point ſi nous vivions ſeuls. Si l'on nous fait un devoir de nous rendre malheureux en ce monde, de nous déteſter nous-mêmes, de fuir l'eſtime des autres, de nous affliger volontairement, de ne nous attacher fortement à perſonne, n'eſt-ce pas nous inviter à diſſoudre la ſociété, à faire divorce avec le genre-humain, à devenir des ſauvages étrangers les uns aux autres ?

Cependant s'il eſt vrai que Dieu ſoit l'auteur

de l'homme, c'eſt Dieu qui a rendu l'homme ſociable, c'eſt Dieu qui voulut que l'homme vécût en ſociété pour ſon plus grand bonheur. Si Dieu eſt bon, il ne peut approuver que l'homme renonce à la ſociété pour ſe rendre miſérable; ſi Dieu eſt l'auteur de la raiſon, il voulut que l'homme fût raiſonnable & qu'il ſe ſervît de cette raiſon pour découvrir le moyen de ſe procurer le bien-être que ſa nature lui fait deſirer. Si Dieu s'eſt révélé, ce ne peut être que par les penchans qu'il donne à tous les hommes, & cette révélation eſt plus évidente & plus claire que toutes ces révélations ſuppoſées qui ſont viſiblement contraires à toutes les notions qu'on nous donne de la divinité. Cela poſé, ſi l'on ſe croit obligé de remonter juſqu'à Dieu pour établir les devoirs qui lient les hommes entr'eux, on peut dire que Dieu s'eſt expliqué très-clairement par le deſir conſtant du bien-être qui ſe montre dans tous les êtres de l'eſpéce humaine. Mais comme ce n'eſt qu'en conſultant la raiſon que nous pouvons découvrir les moyens qui peuvent nous conduire à la félicité, Dieu voulut que nous fiſſions uſage de cette raiſon, & qu'elle fût pour nous un guide ſûr pour arriver au but où nous tendons. Il eſt donc évident qu'en regardant l'homme comme la créature de Dieu, ce Dieu voulut que l'homme conſultât ſa raiſon qui lui procurera un bonheur bien plus ſolide & plus vrai que toutes les chimeres révélées ou que les vertus nuiſibles que la religion lui propoſe.

Quelles que ſoient nos opinions ſur la divini-

té, ſubſtituons donc la morale de la raiſon à celle de la religion. A une morale partiale & réſervée pour un petit nombre d'hommes, ſubſtituons une morale univerſelle, intelligible pour tous les habitans de la terre & dont chacun d'entr'eux trouvera les principes dans ſa propre nature. Etudions cette nature, ſes beſoins, ſes deſirs; examinons les moyens de les ſatisfaire; conſidérons quel eſt le but qui nous fait vivre en ſociété; voyons à quoi nos aſſociés ſont par leur nature forcés d'attacher leur affection, leur bienveillance, leur eſtime & leurs ſecours; voyons quelle eſt la conduite qui excite néceſſairement leur haine, leur mépris, leurs châtimens, que l'expérience nous éclaire dans nos recherches; que la raiſon nous décide pour les actions qui nous procureront le bonheur le plus réel, le plus durable & le plus ſolide; ſuſpendons ces actions quand leurs effets nous paroîtront incertains; que des avantages paſſagers ne nous faſſent point ſacrifier un bien-être permanent; pour quelques inſtans de plaiſir ne renonçons jamais à un bien-être continu; conſervons-nous nous-mêmes, augmentons autant qu'il eſt en nous la ſomme de notre félicité, travaillons avec courage à écarter de nous les maux; adouciſſons, s'il ſe peut, ceux qui ſont ſans remede; cherchons dans nous-mêmes & dans nos ſemblables des reſſources contre nos peines; intéreſſons-les à notre ſort; méritons leur affection & leur ſecours par les biens que nous leur ferons éprouver.

En nous conduiſant de la ſorte nous aurons une morale naturelle, raiſonnable, conſtante,

faite pour tous les hommes & bien plus propre à contribuer au bonheur de la ſociété & de chacun de ſes membres, que cette morale myſtique, incertaine ou perverſe que nous prêchent les miniſtres de la religion. Nous aurons dans la raiſon & dans notre propre nature des guides bien plus sûrs que ces Dieux que la ſacerdoce fait parler comme il veut, & dont à chaque inſtant il explique le langage ſelon ſes vues intéreſſées. Nous aurons une morale invariable faite pour durer autant que la race des hommes. Nous aurons des préceptes fondés ſur la néceſſité des choſes; en les violant chacun ſe trouvera puni, en les obſervant chacun ſera récompenſé. Tout homme équitable, utile, bienfaiſant ſera l'objet de l'amour de ſes citoyens; tout homme injuſte, inutile & méchant ſera l'objet de leur haine, tout homme honnête & modéré ſera content de lui-même; tout homme vicieux ou pervers ſera forcé de trembler, de ſe haïr lui-même, de rougir au fond de ſon cœur & de craindre à chaque inſtant que les regards des autres ne dévoilent ſes diſpoſitions.

Ainſi, Madame; ſi l'on demande ce que l'on pourroit ſubſtituer à la religion, je répondrai une morale ſenſée, une éducation honnête, des habitudes avantageuſes, des principes évidens, des loix ſages qui en impoſent aux méchans, des récompenſes qui invitent à la vertu. L'éducation aujourd'hui ne tend évidemment qu'à faire des eſclaves ſuperſtitieux; les vertus qu'elle inculque à la jeuneſſe ne ſont que des vertus fanatiques qui façonnent l'eſprit au

joug que les prêtres lui feront porter toute la vie ; les motifs dont ils ſe ſervent ſont fictifs & imaginaires ; les châtimens & les récompenſes, qu'ils nous montrent dans un lointain obſcur, ne produiſent aucun effet ou ne ſont propres qu'à faire des enthouſiaſtes inutiles ou des fanatiques dangereux. Les principes ſur leſquels la religion établit ſa morale ſont chancelans & ruineux, ceux ſur leſquels la morale de la raiſon eſt établie ſont inébranlables & ne ſeront jamais renverſés. Tant que l'homme ſera un être raiſonnable, occupé de ſa conſervation propre & tendant au bonheur, il aimera la vertu, il en ſentira les avantages & il craindra pour lui-même les effets du déſordre ou du crime. Il chérira la vertu parce qu'il deſire le bien-être. Il haïra le crime parce qu'il eſt de ſa nature de fuir la douleur. Tant que les ſociétés humaines ſubſiſteront, elles auront beſoin de vertus pour ſe ſoutenir, de bonnes loix pour ſe conſerver, de citoyens actifs pour les ſervir & les défendre. Ces loix ſeront bonnes quand elles inviteront les membres de la ſociété à s'occuper du bien être du corps dont eux-mêmes ſont partie. Ces loix ſeront équitables, quand elles récompenſeront ou puniront à proportion du bien ou du mal qu'éprouvera la ſociété. Ces loix appuyées par une autorité viſible, & fondées ſur des motifs préſens, auront, ſans doute, bien plus de force que celles de la religion, qui n'ont que des motifs incertains, éloignés, imaginaires, & qui, comme l'expérience le prouve, ne ſont pas ſuffiſans pour contenir des hommes à qui l'on a toujours montré la raiſon

comme dangereuſe ou en qui l'on s'eſt bien gardé de la développer.

Si au lieu d'étouffer, comme on fait, la raiſon humaine, on s'étudioit à la perfectionner; ſi au lieu de nous repaître de menſonges, on nous montroit la vérité; ſi au lieu de nous prêcher une morale ſurnaturelle, on nous annonçoit une morale humaine & guidée par l'expérience, nous n'aurions pas beſoin de mobiles imaginaires ni de fables effrayantes pour ſentir la néceſſité de la vertu. Chacun s'appercevroit que c'eſt à la pratique de la vertu, à l'obſervation fidèle des devoirs de la morale que ſon propre bonheur eſt néceſſairement attaché. Eſt-il époux? Il ſentiroit que pour ſon propre bonheur il doit montrer des ſoins, de l'attachement, de la tendreſſe à la compagne que le deſtin ne lui donne que pour partager avec elle les plaiſirs & les peines de la vie; cette compagne, en conſultant ſes intérêts véritables, ſentiroit qu'elle doit s'interdire tout ce qui pourroit aliéner le cœur de ſon époux ou même diminuer ſon eſtime, ſa confiance, ſes ſentimens pour elle. Les peres & les meres ſentiroient que leurs enfans ſont deſtinés à être un jour les conſolateurs & les ſupports de leur vieilleſſe, & que par conſéquent ils ont le plus grand intérêt à leur inſpirer de bonne heure les ſentimens dont ils veulent un jour recueillir les fruits avantageux pour eux-mêmes. Ces enfans, pour peu qu'ils commencent à réfléchir, ſe verront intéreſſés à mériter la bienveillance de leurs parens, & à leur donner des preuves d'une reconnoiſſance qu'ils

exigeront à leur tour de leur poſtérité. Le maître ſentira ce qu'il doit à ſes ſerviteurs; il reconnoîtra que, pour en être ſervi avec affection, il leur doit des ſoins, de la bonté, de l'indulgence, & ceux-ci ne pourront s'empêcher de reconnoître à leur tour qu'ils ſont intéreſſés à la conſervation, à la proſpérité, à mériter la bienveillance d'un maître dont ils ſont obligés de dépendre. L'ami ſentira le beſoin qu'il a du cœur de ſon ami; néceſſaire à ſa propre félicité, il cultivera ſoigneuſement en lui les diſpoſitions qu'il deſire d'y trouver. Les membres d'une même famille reconnoîtront la néceſſité d'entretenir l'union que la nature a miſe entr'eux, afin de s'aider mutuellement à écarter les malheurs qu'ils ont à craindre, & à ſe procurer les biens qu'ils ſont faits pour deſirer. Les aſſociés, s'ils réfléchiſſent au but de leur aſſociation, ſentiront que pour l'obtenir ils doivent agir de bonne foi & remplir fidélement leurs engagemens réciproques. Le citoyen, lors qu'il conſultera ſa raiſon, s'appercevra bientôt que ſon ſort eſt lié à celui de la nation dont il eſt membre, & qu'il eſt forcé de partager ſes proſpérités & ſes malheurs. En conſéquence chacun dans ſa ſphère, & ſuivant ſes facultés, ſe trouvera intéreſſé à la ſervir de toutes ſes forces, de ſes talens, de ſes lumieres; & il reconnoîtra que celui qui l'afflige eſt un homme dangereux, & que l'ennemi de l'état eſt toujours l'ennemi du citoyen.

En un mot tout homme qui voudra réfléchir ſur lui-même, ſera forcé de reconnoître la néceſſité de la vertu pour être heureux en ce

monde. Il verra que la juſtice eſt la baſe de toute ſociété ; que la bienfaiſance attire néceſſairement l'affection & l'amour ; que tout homme qui s'aime lui-même doit chercher à les mériter ; qu'il a beſoin de l'eſtime de ſes aſſociés ; qu'il doit être jaloux de ſa réputation ; qu'un être foible, qui peut à chaque inſtant éprouver des malheurs, doit pour ſon propre intérêt montrer à ſes ſemblables de la pitié, de l'humanité & leur prêter des ſecours dont il peut à tout moment avoir lui-même le plus grand beſoin.

Pour peu que l'on médite ſur les effets des paſſions on ſentira la néceſſité de les réprimer, pour s'épargner des repentirs ſouvent inutiles, qui ſuivent toujours leurs emportemens fâcheux. Ainſi la ſeule réflexion ſuffit pour faire connoître les dangers de la colere, les ſuites funeſtes de la vengeance, les conſéquences de la calomnie ou de la médiſance. Chacun peut aiſément remarquer qu'en lâchant la bride à ſes deſirs effrénés, il devient l'ennemi de la ſociété ; c'eſt aux loix à contenir celui qui renonçant à ſa raiſon, méconnoîtroit les motifs qui doivent le retenir.

Si l'on me dit qu'en ſuppoſant que l'homme n'eſt pas libre dans ſes actions, on ne peut être le maître de retenir ſes paſſions, les loix ne ſeroient pas en droit de le punir ; je répondrai que ſi l'homme n'eſt pas libre de ne point faire le mal, les hommes qui l'entourent ne ſont point libres à leur tour de ne pas le haïr pour le mal qu'il leur fait, & que la ſociété, pour ſa conſervation propre & ſon bonheur, eſt évi-

demment en droit d'écarter celui qui ſe trouve dans la malheureuſe néceſſité de lui nuire à elle même. Les fautes néceſſaires de l'homme excitent néceſſairement la haine de ceux qui en éprouvent l'influence.

Si l'homme qui conſulte ſa raiſon a des motifs réels & puiſſans pour faire du bien aux autres & pour s'abſtenir de leur nuire, il n'en a pas de moins preſſans pour réſiſter aux penchans qui pourroient le ſolliciter au vice. L'expérience ſuffit pour lui faire connoître qu'il devient lui-même tôt ou tard la victime de ſes propres excès ; il n'exiſte point un ſeul vice qui ne ſe puniſſe lui-même. Cela poſé, la prudence ou le deſir de ſe conſerver empêcheront tout homme ſenſé de donner un libre cours à ſes penchans déréglés ; il ſentira le beſoin qu'il a de la modération dans ſes plaiſirs, de la tempérance, de la chaſteté ; ceux qui méconnoîtront ces vérités en ſeront néceſſairement punis par la privation de la ſanté, par le mépris de la ſociété, & ſouvent par une exiſtence infirme & malheureuſe que la mort vient terminer.

Faut-il donc, Madame, des lumieres ſurnaturelles ou des révélations divines pour ſentir la vérité des principes de cette morale ? Eſt-il beſoin d'aller chercher dans les régions inconnues de l'avenir des motifs incertains & fictifs pour nous apprendre la conduite que, pour notre propre intérêt, nous devons tenir en ce monde ? Ne ſuffit-il pas de vouloir être heureux, de vouloir ſe conſerver pour ſe ſentir obligé d'employer les moyens ſans leſquels on ne peut ob-

tenir ce but commun de tous les êtres raiſonnables ? Tout homme qui veut périr ou qui conſent à rendre ſon exiſtence malheureuſe, quiconque ſacrifie ſon bonheur permanent aux plaiſirs d'un inſtant, eſt un fou ou un imprudent qui n'a point réfléchi ſur ſes intérêts les plus chers.

Si les principes ſi clairs de cette morale humaine ont été & ſont encore méconnus, c'eſt à la religion elle-même qu'il s'en faut prendre. Ce ſont ſes notions obſcures, myſtiques, contradictoires, qui ont fait de la ſcience la plus évidente & la mieux démontrée, une ſcience inintelligible, myſtérieuſe, incertaine qui n'étoit à la portée de perſonne. Entre les mains de nos prêtres la morale eſt devenue une énigme impoſſible à deviner. Ils ont fondé nos devoirs ſur un Dieu que l'eſprit de l'homme ne pourra jamais comprendre, au lieu de les fonder ſur l'homme lui-même ; ils ont jetté dans les cieux les fondemens d'un édifice qui eſt fait pour la terre ; il ont voulu régler nos mœurs d'après des oracles équivoques qui ſe contrediſent à chaque inſtant & qui ſouvent ne tendent qu'à nous rendre malheureux, inutiles & pervers. Ils ont prétendu rendre leur morale plus ſacrée en nous invitant à la ſuivre par les récompenſes & les châtimens éloignés qu'ils nous annoncent au nom de la divinité. Ils ont pouſſé le délire juſqu'à nous dire que l'homme ne devoit point s'aimer lui-même, qu'il devoit ſe haïr, que pour ſe rendre heureux dans l'avenir, il falloit qu'il renonçât à tout bonheur ici-bas. Au lieu de diriger les paſſions des hommes vers le bien pu-

blic, au lieu de les faire contribuer au bonheur de la ſociété, ils ont voulu que l'on anéantît les paſſions eſſentielles à la nature humaine, ſans leſquelles nous ne ſerions plus des hommes & la ſociété ne pourroit point ſubſiſter. Enfin ils ont fait main-baſſe ſur tous les plaiſirs, & pour rendre l'homme parfait ils ont prétendu qu'il falloit qu'il fût totalement inſenſible.

Ne ſoyons donc point étonnés ſi cette morale ſurnaturelle, ou plutôt ſi contraire à la nature, fut toujours inefficace. C'eſt en vain que l'on veut combattre ou anéantir la nature, elle eſt plus forte que les preſtiges de l'imagination. En dépit de toutes ſes ſpéculations ſubtiles & merveilleuſes, l'homme continuera toujours à s'aimer lui-même, à deſirer le bien-être & à fuir la douleur. Il aura donc toujours des paſſions; quand ces paſſions ſeront modérées ou ne tendront qu'au bien public, elles ſeront honnêtes & légitimes, & l'on approuvera les actions qui en ſeront les effets; quand ces mêmes paſſions ſeront déſordonnées, funeſtes à la ſociété, à lui-même, on les condamnera, on les punira, on haïra & l'on mépriſera celui qui les fera ſentir aux autres. L'homme aimera toujours les plaiſirs, parce qu'il eſt de ſon eſſence d'aimer ce qui rend ſon exiſtence agréable; jamais on ne parviendra à lui faire chérir ce qui l'incommode ou ce qui le rend habituellement malheureux. Auſſi la morale chrétienne, qui ne ſemble inventée que pour combattre la nature & la ſoumettre à des chimeres, fut toujours ſans effet ſur la plupart des hommes. Elle ne ſervit qu'à tourmenter quelques ames foibles & crédules ſans retenir aucunes de celles qui eurent

des paſſions violentes ou des habitudes enracinées. Quand cette morale ſe relâcha pour ſe prêter aux penchans & aux paſſions des hommes, elle fut évidemment contraire aux principes fondamentaux d'une religion inflexible ; quand elle conſerva toute ſa rigueur, elle fut impraticable ; elle ne fut ſuivie que par quelques fanatiques qui en combattant leur propre cœur, en étouffant leur propre nature, n'en devinrent ſouvent que plus incommodes à la ſociété. Cette morale adoptée par la plupart des dévots, ſans déraciner leurs habitudes ou leurs penchans naturels, ne fit que les mettre dans une contradiction perpétuelle avec eux-mêmes ; leur vie fut un cercle de fautes & de ſcrupules, de péchés & de remords, de crimes & d'expiations ; de plaiſirs qu'ils ſe reprocherent très-ſouvent ſans raiſon & de repentirs très-infructueux. En un mot la morale religieuſe porta ſouvent le trouble dans les cœurs, dans les familles, dans les nations ; elle fit des enthouſiaſtes, des fanatiques, des dévots ſcrupuleux ; elle fit un grand nombre d'inſenſés & de malheureux ; elle ne rendit perſonne meilleur ; elle ne fit bons que ceux que la nature, l'habitude & l'éducation avoient déjà fait tels.

C'eſt le tempérament qui décide de notre conduite ; des paſſions modérées, des habitudes honnêtes contractées de bonne heure & longtems exercées, des exemples louables, des opinions ſenſées nous déterminent à la vertu & nous rendent ſuſceptibles de bonheur. Il eſt bien difficile d'être vertueux & heureux avec un tempérament bien ardent qui produit des paſſions dé-

ſordonnées. Il faut du calme pour jouir de ſoi-même & pour conſulter la raiſon. La nature, en nous donnant des paſſions vives ou une imagination emportée, nous fait de funeſtes préſens ; elle nous rend alors très-incommodes à nous-mêmes & ſouvent très-nuiſibles aux autres ; elle nous met dans l'impoſſibilité de conſulter nos intérêts réels, & de réſiſter à nos penchans préſens. Les paſſions que la raiſon ne peut point contenir ne ſeront pas plus contenues par les chimeres de la religion. C'eſt en vain que l'on ſe flatteroit d'obtenir par ſon ſecours un bonheur dont la nature ne nous a point rendus ſuſceptibles, ou des vertus déſavouées par un tempérament trop emporté. La religion laiſſe les hommes tels que la nature & l'habitude les ont faits, ſi elle produit quelques changemens en eux je crois avoir aſſez prouvé que ces changemens ne ſont rien moins qu'avantageux.

Félicitez-vous donc, Madame, d'être née avec des diſpoſitions heureuſes, & d'avoir reçu des principes honnêtes qui vous mettent à portée d'être contente de votre ſort & de pratiquer la vertu par habitude & par goût. Continuez à faire les délices d'une famille qui vous eſtime, qui vous honore. Continuez à répandre des bienfaits autour de vous. Continuez à faire des actions qui vous font ſi juſtement eſtimer & chérir de tout le monde. Aimez-vous, eſtimez-vous vous-même ; des ſentimens ſi légitimes & ſi doux ne ſeront point blâmés des autres. Travaillez à votre propre bonheur en vous occupant de celui de tous les êtres avec qui votre deſtin vous lie ; conſervez-moi ſur-tout une

part dans votre précieuſe amitié ; permettez que je m'applaudiſſe ſi j'ai pu écarter de votre ame les nuages qui troubloient ſa ſérénité ou ſi j'ai appellé votre raiſon au ſecours de votre eſprit qu'une imagination trop ſenſible ſembloit vouloir égarer. Abjurez pour jamais une ſuperſtition qui n'eſt propre qu'à faire des malheureux ; que la morale de la nature ſoit votre unique religion ; que le bonheur ſoit votre but conſtant ; que la raiſon ſoit votre guide ; que la vertu vous procure les moyens de l'obtenir ; que cette vertu ſoit l'unique objet de votre culte. Aimer & pratiquer la vertu eſt la ſeule maniere d'aimer & d'honorer la divinité. S'il exiſte un Dieu qui s'intéreſſe au bien-être de ſes créatures ; s'il exiſte un Dieu rempli de juſtice & de bonté ; s'il exiſte un Dieu ſage & raiſonnable, il ne s'irritera point contre vous pour avoir conſulté votre raiſon ; s'il exiſtoit une autre vie, ce Dieu ne pourroit vous y rendre malheureuſe après s'être ſervi de vous pour faire tant d'heureux ici-bas.

Je ſuis avec reſpect &c.

DOUZIEME LETTRE.

SOuffrez, Madame, que je vous félicite de l'heureux changement que vous daignez m'annoncer. Convaincue par des raiſonnemens ſimples, mais que le trouble de votre ame vous empêchoit de faire vous-même, vous voyez donc enfin le peu de fondement des notions futiles qui depuis quelque tems troubloient votre tranquillité; vous reconnoiſſez l'inefficacité des prétendus ſecours que la religion ſe vante de fournir; vous ſentez les dangers évidens & ſans nombre qui réſultent d'un ſyſtême qui juſqu'ici n'a ſervi qu'à rendre les hommes ennemis de leur propre repos & de celui des autres. Je vois avec plaiſir que la raiſon ne peut point perdre ſes droits ſur votre eſprit & qu'il ſuffit de vous montrer la vérité pour que vous l'embraſſiez auſſitôt. Applaudiſſez-vous de votre docilité elle prouve la ſolidité de votre jugement. Il eſt glorieux de ſe rendre à la raiſon & de pouvoir ſoutenir l'éclat de la vérité. Le préjugé arme tellement les hommes que le monde eſt rempli de gens qui en dépit de leur jugement reſiſtent obſtinément aux preuves les plus fortes. Des yeux longtems fermés à la lumiere ne ſoutiennent le grand jour qu'avec peine; s'ils entr'ouvrent un inſtant les paupieres, ils les referment bientôt; les vérités les plus frappantes ne ſont pour la plupart des hommes que des bluet-

tes incommodes dont ils ſe débarraſſent bientôt en ſe replongeant dans l'obſcurité.

Je ne ſuis nullement étonné des embarras qui vous reſtent, ni de ce penchant, qui malgré vous vous ramene quelquefois à des opinions que la réflexion vous montre comme contraires à la raiſon. Il eſt impoſſible d'anéantir ſur le champ des habitudes enracinées ; l'eſprit de l'homme ſemble flotter dans le vuide quand on lui ôte tout d'un coup des idées qui depuis longtems lui ſervoient de points d'appui ; il ſe trouve dans un monde nouveau dont les routes lui ſont inconnues. Tout ſyſtême d'opinions n'eſt que l'effet de l'habitude ; l'eſprit a autant de peine à ſe départir de ſa façon de penſer pour prendre des idées nouvelles que le corps en éprouve lorſqu'on le prive de la faculté d'agir avec laquelle il s'eſt familiariſé. Que l'on propoſe à quelqu'un de quitter le tabac parce qu'on le jugera nuiſible à ſa ſanté, ou il n'écoutera pas, ou ce ne ſera qu'avec une peine extrême qu'il pourra ſe déterminer à renoncer à une choſe dont l'habitude lui a fait un beſoin véritable, s'il ſe rend, long-tems il cherchera machinalement ſa tabatiere, il éprouvera des deſirs toutes les fois qu'il verra prendre du tabac aux autres ; ce ne ſera que peu-à-peu qu'il pourra ſe défaire d'une habitude dont il aura reconnu le danger.

Il en eſt préciſément de même de nos préjugés de toute eſpece ; ceux de la religion ont ſur-tout des droits puiſſans ſur nous. Dès l'enfance nous avons été familiariſés avec eux ; l'habitude nous en a fait des beſoins, notre façon de penſer nous eſt devenue néceſſaire, notre

eſprit accoutumé à s'en occuper ne peut plus s'en paſſer, & notre imagination croit s'égarer dans le vuide quand on lui ôte les merveilles & les chimeres dont elle avoit coutume de ſe repaître ; ſes fantômes les plus hideux lui ſont devenus chers, elle s'étoit par habitude apprivoiſée avec eux, de même que peu-à-peu nos yeux s'accoutument à voir ſans peine les objets les plus déſagréables & les plus propres à révolter.

D'ailleurs la religion, par l'inconſéquence de ſes ſyſtêmes merveilleux & bizarres, donne à l'eſprit un exercice continuel ; ſe croit condamné à une inaction fâcheuſe quand on le prive tout d'un coup des objets ſur leſquels il s'exerçoit autrefois. Cet exercice eſt d'autant plus néceſſaire que l'imagination eſt plus vive. Voilà ſans doute pourquoi il faut communément aux hommes des folies nouvelles pour remplacer les anciennes. C'eſt encore la vraie raiſon pourquoi la dévotion ſe trouve ſi ſouvent propre à conſoler des grandes diſgraces, à faire diverſion aux chagrins, à remplacer des paſſions fortes, à dédommager quelquefois même des plaiſirs & des plus grandes diſſipations. Les merveilles & les chimeres multipliées que la religion préſente à l'eſprit lui donnent de l'activité, l'occupent entiérement ; l'habitude les lui rend familieres & néceſſaires ; les terreurs elles-mêmes finiſſent ſouvent par avoir des agrémens pour lui. Il eſt des eſprits actifs & inquiets qui demandent à être continuellement remués ; il eſt des imaginations qui veulent être alternativement allarmées & conſolées ; il eſt une infinité de gens

qui ne peuvent s'accommoder de l'état tranquille où les mettroient la raiſon & la vérité. Beaucoup de perſonnes ont beſoin de fantômes, il leur manque quelque choſe quand elles ſont raſſurées.

Ces réflexions ſerviront à vous expliquer les variations continuelles auxquelles beaucoup de perſonnes ſont ſujettes ſur-tout en matiere de religion. Semblables à des barometres vous les voyez varier ſans ceſſe ; leur imagination flottante ne peut jamais ſe fixer ; tantôt vous les trouvez livrées à la ſuperſtition la plus noire, tantôt vous les croiriez parfaitement dégagées de préjugés. Tantôt elles ſont tremblantes aux pieds d'un prêtre, tantôt elles paroiſſent avoir entiérement ſecoué le joug. Des perſonnes de beaucoup d'eſprit ne ſont point toujours exemptes de ces variations, leur jugement eſt ſouvent la dupe de leur imagination pétulante & inquiete qui les empêche de ſe fixer. D'ailleurs il n'eſt point rare de voir une ame timide & craintive jointe à beaucoup d'eſprit.

Que dis-je ! l'homme n'eſt point & ne peut être toujours le même. Sa machine eſt expoſée à des révolutions, à des viciſſitudes perpétuelles ; les penſées de ſon ame varient néceſſairement avec les états divers par leſquels ſon corps eſt forcé de paſſer. Quand le corps eſt languiſſant & abbatu, l'ame n'a communément ni vigueur ni gaieté. La débilité des nerfs anéantit communément toute l'énergie de l'ame, que l'on a ſi gratuitement diſtinguée du corps ; les perſonnes d'un tempérament bilieux ou mélancoliques ne peuvent point ſe prêter à la joye ;

la diſſipation les importune ; la gaieté des autres les fatigue. Concentrées en elles-mêmes, elles aiment à ſe nourrir d'idées ſombres que la religion eſt très-propre à leur fournir. La dévotion pourroit ſe traiter comme les vapeurs ; la ſuperſtition eſt une maladie invétérée que l'on pourroit guérir par des remedes phyſiques. Il eſt vrai qu'il eſt difficile de garantir des rechutes, des hommes d'un tempérament aſſez mal conſtitué pour reproduire promptement les humeurs nuiſibles qui les ramenent à leurs anciens préjugés. Il n'eſt point aiſé d'inſpirer du courage à un lâche ; il eſt preſqu'impoſſible de guérir de la ſuperſtition un homme que le tempérament & l'habitude forcent continuellement à trembler. On a pris tant de peines pour éterniſer les erreurs humaines & tant de précautions pour nous empêcher de nous en défaire, qu'il eſt très-rare de trouver des perſonnes dont la raiſon ne ſe démente quelquefois. C'eſt l'éducation ſeule qui pourroit opérer la cure radicale de l'eſprit humain.

Ce qui vient d'être dit ſuffit, je crois, Madame, pour vous rendre raiſon des variations que l'on remarque ſi ſouvent dans les idées des hommes, & de cette pente ſecrette qui les ramene quelquefois malgré eux à des préjugés dont leur eſprit ſembloit être entiérement dégagé. Vous ſentirez à préſent ce que vous devez penſer de ces penchans ſecrets que nos prêtres voudroient faire paſſer pour des inſpirations intérieures, pour des ſollicitations divines, pour des effets de la grace, tandis qu'ils ſont évidemment des effets des viciſſitudes qu'éprouve

notre machine tantôt ſaine & tantôt viciée ; tantôt robuſte & tantôt affoiblie, diſpoſitions d'où dépendent toujours néceſſairement nos façons de penſer & d'enviſager les choſes.

Cela peut encore vous faire juger ſi nos docteurs ſont bien fondés à ſe vanter ſi fort des triomphes qu'ils remportent ſouvent, à l'article de la mort, ſur la raiſon des incrédules dont ils ont occaſion de troubler les derniers momens. C'eſt-là, diſent-ils, qu'il faut les attendre ; c'eſt alors que l'homme détrompé voit les choſes ſous leur vrai point de vue, & que prêt à quitter la terre il eſt forcé de reconnoître ſes erreurs. Il n'y a, ſans doute, que des impoſteurs qui puiſſent s'appuyer de pareils raiſonnemens, & il n'y a que des dupes qui puiſſent s'en contenter. Eſt-ce donc dans l'état de l'accablement, de la foibleſſe & du délire qu'un homme eſt en état de juger ſainement ? Un moribond dont l'eſprit & le corps ſont privés d'énergie & qu'un prêtre barbare vient encore effrayer, eſt-il donc bien capable de raiſonner, d'argumenter, de détruire les ſophiſmes qu'on lui propoſe ? Ce ſont, ſans doute, d'étranges vérités que celles de la religion puiſque, pour en ſentir la force, il faut avoir le corps & l'eſprit entiérement abbattus.

C'eſt dans l'état de ſanté que l'on peut ſe promettre de raiſonner avec juſteſſe ; c'eſt lorſque l'ame n'eſt ni troublée par la crainte, ni altérée par la maladie, ni égarée par des paſſions que l'homme peut juger ſainement. Les jugemens d'un mourant ne peuvent être d'aucun poids ; il n'y a que des impoſteurs qui puiſ-

ſent s'aider de ſon ſuffrage. La vérité ne ſe fait connoître à nous que lorſque dans un corps ſain nous jouiſſons d'un eſprit ſain. Nul homme, ſans une préſomption inſenſée & ridicule, ne peut répondre des idées qui lui viendront quand ſa machine ſera affoiblie ou dérangée ; il n'y a que des prêtres inhumains qui puiſſent avoir le front de ſe prévaloir de ſon état pour le troubler ; il n'y a que des fourbes qui oſent ſe vanter enſuite des mauvais raiſonnemens qu'ils lui auront extorqués, ou des triomphes que leurs ſophiſmes auront remportés ſur ſon jugement débile. Les idées des hommes varient néceſſairement avec les divers états de leur machine ; l'homme qui meurt ne peut raiſonner que comme un homme dont l'eſprit & le corps ſont ſur le point de s'éteindre.

Ne ſoyez donc, Madame, ni découragée ni ſurpriſe ſi quelquefois vous ſentez d'anciens préjugés réclamer encore des droits qu'ils avoient long-tems uſurpés ſur votre raiſon ; attribuez pour lors ces vacillations à quelque dérangement dans la machine, à quelques mouvemens déſordonnés qui ſuſpendent pour un tems la faculté de raiſonner. Songez qu'il eſt très-peu de gens qui ſoient conſtamment les mêmes & qui voient toujours les choſes des mêmes yeux. Notre corps étant ſujet à des variations continuelles, il faut néceſſairement que nos façons de penſer varient ; nous penſons d'une façon puſillanime & lâche lorſque nos fibres ſont relâchées & quand notre corps eſt abbatu. Nous penſons juſte quand notre corps eſt ſain, c'eſt-à-dire, quand toutes ſes parties rempliſſent exac-

tement leurs fonctions. C'eſt à la façon dont nous penſons en ſanté qu'il faut en appeller des incertitudes que nous éprouvons quand notre machine n'eſt point dans ſon aſſiette ordinaire. Nous ne raiſonnons bien juſte que lorſque nous nous portons bien.

Quoi qu'il en ſoit, pour calmer les inquiétudes qui troubleront peut-être quelquefois votre eſprit, il ſuffit de réfléchir un inſtant ; & vous reconnoîtrez ſans peine que votre façon de penſer ne peut jamais avoir de ſuites fâcheuſes pour vous même. En effet, comment un Dieu, que l'on ſuppoſe bon, juſte & raiſonnable, pourroit-il s'irriter de la façon de penſer des hommes, qui eſt toujours parfaitement involontaire, & qui jamais ne peut lui nuire ? L'homme eſt-il donc un inſtant le maître de ſes idées, qui ſont à chaque moment excitées par des objets & des cauſes qui ne dépendent aucunement de lui ? St. Auguſtin lui-même a reconnu cette vérité ; *il n'y a*, dit-il, *perſonne qui ſoit maître de ce qui ſe préſente à ſon eſprit.* Ne devroit-on pas en conclure que rien ne doit être plus indifférent à Dieu que les penſées qui s'élevent dans l'eſprit de ſes créatures, qui par conſéquent ne peuvent l'offenſer ?

Si nos docteurs ſe piquoient d'être conſéquens dans leurs principes ils devroient ſentir cette vérité. Ils reconnoîtroient qu'un Dieu juſte ne peut point être offenſé des mouvemens qui ſe paſſent dans le cerveau de l'homme que l'on ſuppoſe ſon ouvrage. Ils ſentiroient que ce Dieu, s'il eſt ſage, n'a pas lieu de ſe fâcher des fauſſes idées qui peuvent s'élever dans l'eſprit des

créatures à qui il n'a lui-même donné qu'un entendement & des connoiſſances très-bornés ; ils verroient que ſi Dieu eſt vraiment tout-puiſſant, ſa gloire & ſa puiſſance n'ont point à s'allarmer des opinions & des idées des foibles mortels, & que les notions qu'ils ſe forment ſur ſon compte ne peuvent faire aucun tort ni à ſa grandeur ni à ſon pouvoir. Enfin, ſi ces docteurs ne ſe faiſoient pas un devoir de renoncer au bon ſens & d'être toujours en contradiction avec eux-mêmes, ils ne pourroient refuſer d'avouer que Dieu ſeroit le plus injuſte, le plus déraiſonnable, le plus cruel des tyrans s'il puniſſoit des êtres qu'il a lui-même créés imparfaits, pour avoir mal raiſonné.

Pour peu que l'on y réfléchiſſe, on voit toujours que les théologiens ſe ſont étudiés à faire de la divinité un maître farouche, déraiſonnable & méchant, qui exige de ſes créatures des qualités qu'elles ne peuvent avoir. Les idées qu'ils ſe ſont formées de cet être inconnu furent toujours empruntées de celles des hommes puiſſans qui, jaloux de leur pouvoir & des reſpects de leurs ſujets, prétendent que ceux-ci ayent toujours pour eux des ſentimens de ſoumiſſion, & puniſſent avec rigueur ceux qui par leur conduite ou leurs diſcours annoncent des ſentimens peu reſpectueux. Ainſi vous voyez, Madame, que Dieu a été fait ſur le modele d'un deſpote inquiet, ſoupçonneux, jaloux de l'opinion que l'on avoit de lui, qui pour aſſurer ſon pouvoir, châtioit cruellement tous ceux qui n'avoient point de lui des idées propres à maintenir ſa puiſſance ou à flatter ſa vanité.

Il eſt évident que c'eſt ſur des idées ſi ridicules & ſi contraires à celles que l'on nous donne de la divinité qu'eſt fondé l'abſurde ſyſtême des chrétiens, qui ſe perſuadent qu'elle eſt très-ſenſible aux opinions des hommes, qu'elle s'offenſe très-ſérieuſement de leurs penſées & qu'elle les punira ſans pitié pour s'être trompés ſur ſon compte, ou pour avoir raiſonné d'une façon qui nuiroit à ſa gloire. Rien ne fut plus pernicieux au genre-humain que cette funeſte manie qui dément les idées qu'on nous donne d'un Dieu juſte, d'un Dieu bon, d'un Dieu ſage, d'un Dieu tout-puiſſant, d'un Dieu dont les créatures ne peuvent jamais diminuer la gloire & la puiſſance infinie. En conſéquence de ces ſuppoſitions impertinentes, les hommes ont toujours craint de ne point ſe former des notions convenables du ſouverain caché dont ils croyoient dépendre; leur eſprit s'eſt mis à la torture pour deviner ſa nature incompréhenſible, &, dans la crainte de lui déplaire, ils ont entaſſé ſur lui des attributs humains ſans s'appercevoir qu'à force de vouloir l'honorer, ils le déshonoroient en effet, & qu'à force de lui aſſigner des qualités incompatibles, ils l'anéantiſſoient réellement. C'eſt ainſi que preſque toutes les religions de la terre, ſous prétexte de faire connoître la divinité & d'expliquer ſes voies, l'ont avilie & rendue plus méconnoiſſable & ne ſont devenues qu'un athéiſme raiſonné, par lequel on détruiſoit réellement l'être que l'on prétendoit mettre à la portée des mortels.

A force de réfléchir ou de rêver ſur la divinité, les hommes n'ont fait que s'enfoncer de

plus en plus dans les ténébres ; leur jugement ſe troubla toutes les fois qu'ils voulurent faire de cet être l'objet de leurs méditations ; ils ne purent en raiſonner juſte parce qu'ils n'en eurent jamais que des idées obſcures & fauſſes ; ils ne furent jamais d'accord parce qu'ils partirent toujours de principes abſurdes ; ils furent toujours incertains & peu d'accord avec eux-mêmes, parce qu'ils ſentirent très-bien que leurs principes étoient douteux ; ils tremblerent toujours, parce qu'ils s'imaginerent qu'il étoit fort dangereux de ſe tromper ; ils diſputerent ſans relâche, parce qu'il eſt impoſſible de convenir de rien quand on raiſonne d'objets parfaitement inconnus, & que les imaginations des hommes ſont forcées de ſe peindre diverſement ; enfin ils ſe tourmenterent cruellement les uns les autres pour leurs opinions également inſenſées, parce qu'ils crurent devoir y attacher la plus grande importance, & parce que la vanité de chacun d'eux ne leur permit pas de céder ou de ſouſcrire aux rêveries des autres.

C'eſt ainſi que la diviñité eſt devenue pour les hommes une ſource de malheurs, de diviſions & de querelles ; c'eſt ainſi que ſon nom ſeul inſpira de la terreur ; c'eſt ainſi que la religion donna le ſignal de tant de combats & fut toujours une vraie pomme de diſcorde pour les mortels inquiets, qui diſputerent toujours avec la plus grande chaleur ſur des objets dont jamais ils n'eurent des idées véritables. Ils ſe firent un devoir d'y penſer & d'en raiſonner, & ils ne purent jamais le faire pertinemment, parce que leur eſprit n'eſt en état

de ſe former des notions vraies que de ce qui peut frapper leurs ſens. Dans l'impoſſibilité de connoître la divinité par eux-mêmes, ils s'en rapporterent à ce que voulurent leur en dire des hommes adroits qui prétendirent avoir un commerce intime avec elle, être inſpirés par elle-même, avoir des connoiſſances particulieres refuſées au reſte du genre-humain. Ces hommes privilégiés n'apprirent rien aux nations que leurs propres rêveries réduites en ſyſtême, ſans leur donner des idées plus diſtinctes de l'être caché qu'ils prétendoient leur faire connoître ; ils peignirent Dieu ſous les traits les plus convenables à leurs propres intérêts ; ils en firent un monarque bon pour ceux qui leur ſeroient aveuglément ſoumis, terrible pour tous ceux qui refuſeroient de leur obéir aveuglément.

Vous voyez donc, Madame, que ce ſont des hommes qui ont fait évidemment la divinité bizarre qu'on nous annonce, & qui pour rendre leurs opinions plus ſacrées, ont prétendu qu'elle s'offenſoit griévement quand on n'avoit pas ſur ſon compte les idées qu'il leur avoit plu d'en donner. Dans les livres de Moyſe, Dieu ſe définit lui-même *celui qui eſt* ; mais bientôt cet inſpiré en racontant l'hiſtoire de ſon Dieu, nous le montre comme un tyran qui tente l'homme, qui le punit d'avoir été tenté, qui extermine tout le genre-humain, parce qu'un ſeul a ſuccombé ; en un mot, qui dans toute ſa conduite agit comme un deſpote que ſa puiſſance diſpenſe de toutes les régles de la juſtice, de la raiſon, de la bonté.

Les ſucceſſeurs de Moyſe nous ont-ils tranſmis des idées plus claires, plus ſenſées, plus compatibles de la divinité ? Le Fils de Dieu lui-même nous a-t-il fait connoître ſon pere ? L'égliſe, perpétuellement éclairée des lumieres de l'Eſprit-Saint, eſt-elle enfin parvenue à fixer nos incertitudes ? Hélas ! Malgré tous ces ſecours ſurnaturels nous ne connoiſſons pas mieux le moteur caché de la nature ; les idées que nous en donnent, les récits que nous en font nos infaillibles docteurs, ne ſont propres qu'à confondre notre jugement & à réduire notre raiſon au ſilence. Ils font de Dieu un pur eſprit ; c'eſt-à-dire, un être qui n'a rien de commun avec la matiere & qui néanmoins a créé la matiere qu'il a tirée de ſa propre ſubſtance. Ils en font le moteur de l'univers ſans être l'ame de l'univers. Ils en font un être infini qui remplit l'eſpace de ſon immenſité, quoique l'univers matériel occupe pourtant auſſi l'eſpace. Ils en font un être tout-puiſſant, mais dont les projets échouent ſans ceſſe, vû qu'il ne peut ni maintenir le bon ordre qu'il aime, ni gêner la liberté de l'homme ; il eſt forcé de permettre le péché qui lui déplaît & qu'il pourroit prévenir. Ils en font un pere infiniment bon, mais qui ſe venge ſans meſures ; ils en font un monarque infiniment juſte, mais qui confond l'innocent & le coupable, qui pouſſe l'injuſtice & la cruauté juſqu'à exiger la mort de ſon propre fils pour expier les crimes du genre-humain dont les iniquités ne ceſſent point pour cela. Ils en font un être rempli de ſageſſe & de prévoyance, tandis

qu'ils le font agir en inſenſé. Ils en font un être raiſonnable qui s'irrite des penſées involontaires & néceſſaires qui ſe produiſent dans le cerveau de ſes créatures, & qui les condamnera à des ſupplices éternels pour n'avoir point cru des rêveries incompatibles avec les attributs divins, ou pour avoir oſé douter que Dieu pût raſſembler en lui-même des qualités impoſſibles à concilier.

Il n'eſt donc point ſurprenant que bien des gens révoltés de ces idées ſi contradictoires & ſi choquantes tombent dans l'incertitude & le doute ſur l'exiſtence d'une pareille divinité, ou même la nient formellement. Il eſt impoſſible en effet d'admettre le Dieu du chriſtianiſme, dans lequel on voit ſans ceſſe des perfections infinies alliées avec les imperfections les plus frappantes; dans lequel, pour peu que l'on y réfléchiſſe, l'on ne trouve que le produit informe de l'imagination égarée de quelques rêveurs que l'ignorance a réduits au déſeſpoir, ou de quelques impoſteurs, qui, pour ſubjuguer les hommes, ont voulu les jetter dans l'embarras, confondre leur raiſon, & les remplir de frayeurs. Tels paroiſſent en effet avoir été les motifs de ceux qui ont eu l'arrogance de faire connoître aux nations la divinité qu'ils ne connurent jamais eux-mêmes; ils la peignirent toujours ſous les traits d'un tyran inacceſſible, qui ne ſe montroit qu'à ſes miniſtres & à ſes favoris, qui ſe plaiſoit à ſe voiler aux yeux du vulgaire & qui s'irritoit violemment lorſqu'on ne la connoiſſoit pas, ou lorſqu'on

refuſoit d'en croire ſes prêtres ſur leurs rapports totalement inintelligibles.

Si, comme je l'ai dit plus d'une fois, il eſt impoſſible de croire ce qu'on ne peut comprendre, ou d'être intimement convaincu de ce dont on ne peut ſe faire des idées claires & diſtinctes, il faut en conclure que, lorſque les chrétiens nous aſſurent qu'ils croient le Dieu qu'on leur annonce, ou ils ſe trompent évidemment, ou ils veulent nous tromper. Leur foi ou leur croyance en Dieu n'eſt qu'une adhéſion non raiſonnée à ce que leurs prêtres leur diſent d'un être dont ils ont rendu l'exiſtence auſſi incroyable qu'impoſſible pour tout homme qui voudra le méditer. S'il exiſte un Dieu, ce Dieu ne peut aſſurément être celui que les chrétiens admettent ou font profeſſion de croire ſur la parole de leurs théologiens. Eſt-il en bonne foi un ſeul homme dans le monde qui puiſſe avoir une idée claire de ce que nos prêtres appellent un *Eſprit*? Si nous leur demandons ce que c'eſt qu'un eſprit, ils nous diront que c'eſt un être immatériel qui n'a aucunes des propriétés ou qualités que nous puiſſions connoître. Mais qu'eſt-ce qu'un être immatériel, &c? C'eſt un être qui n'a aucune des qualités que nous puiſſions connoître, qui n'a ni forme, ni étendue, ni couleur, &c.

Mais comment pouvez-vous être aſſuré de l'exiſtence d'un être qui n'a aucune des qualités connues? On nous dit que c'eſt par la foi: Mais qu'eſt-ce qu'avoir de la foi? c'eſt adhérer ſans examen à ce que diſent nos prêtres. Mais qu'eſt-ce que nos prêtres nous di-

ſent de Dieu ? Ils nous en diſent des choſes que nous ne pouvons ni comprendre ni concilier. L'exiſtence de Dieu lui-même eſt entre leurs mains devenue le myſtere le plus impénétrable de la religion. Mais enfin ces prêtres eux-mêmes comprennent-ils le Dieu ineffable qu'ils annoncent aux autres ? En ont-ils des idées véritables ? Peuvent-ils eux-mêmes être ſincérement convaincus de l'exiſtence d'un être qui réunit des qualités incompatibles & qui s'excluent réciproquement ? Nous ne pouvons le croire, & nous ſommes autoriſés à penſer que ces prêtres quand ils proteſſent de croire le Dieu dont ils nous parlent, ou ne ſavent ce qu'ils diſent, ou veulent évidemment nous tromper.

Ne ſoyez donc point ſurpriſe, Madame, s'il ſe trouve des gens qui oſent révoquer en doute l'exiſtence d'un être que les théologiens, à force de le méditer, ne ſont jamais parvenus qu'à rendre plus incompréhenſible, ou même à détruire tout-à-fait. Ne vous étonnez pas s'ils ne s'entendent jamais entr'eux lorſqu'ils en raiſonnent, s'ils diſputent toujours ſur ſon compte, enfin ſi juſqu'ici l'exiſtence de la divinité, qui ſert pourtant de baſe à toute religion, n'eſt point encore établie ſur des preuves inconteſtables. Cette exiſtence ne peut nullement être démontrée par des révélations dans lequelles on reconnoît viſiblement l'ouvrage de l'impoſture, qui ſappent plutôt la divinité & ſes perfections qu'elles ne les établiſſent. Cette exiſtence ne peut point être fondée ſur les qualités que nos prêtres aſſignent à la divinité,

vû

vû que de ces qualités raſſemblées il réſulte que Dieu n'eſt rien de ce que nous connoiſſons & par conſéquent ne peut nous préſenter aucune idée certaine. Cette exiſtence ne peut être fondée ſur les qualités morales que nos prêtres attribuent à la divinité, vu qu'elles ſont impoſſibles à concilier dans un même ſujet, qui ne peut être à la fois bon & méchant, juſte & injuſte, clément & implacable, ſage, & l'ennemi de la raiſon humaine.

Surquoi peut donc ſe fonder l'exiſtence de Dieu ? nos prêtres nous diſent eux-mêmes que c'eſt ſur la raiſon, ſur le ſpectacle de la nature, ſur l'ordre merveilleux que nous appercevons dans l'univers. Ceux à qui ces motifs pour croire l'exiſtence de la divinité ne paroîtront pas convainquans, ne trouveront point de motifs plus preſſans dans toutes les religions du monde, ſyſtêmes bien plus propres à égarer l'imagination qu'à convaincre l'eſprit, & qui, bien loin d'ajouter plus de certitude ou d'évidence aux preuves que la nature peut fournir de l'exiſtence de Dieu, ne font que l'ébranler & la rendre incroyable par les contradictions palpables qu'ils nous débitent à l'envi ſur le compte d'un être dont l'eſſence ſera toujours voilée aux foibles yeux des mortels.

Que faut-il donc penſer de Dieu ? Il faut penſer qu'il eſt, ſans prétendre en raiſonner. Si nous ne pouvons aller plus loin, c'eſt qu'il n'a pas voulu ſe faire mieux connoître ; c'eſt qu'il eſt impoſſible que l'être borné connoiſſe l'être infini ; c'eſt qu'il y a du délire à vouloir raiſonner ſur la nature d'un être ſur lequel tous les âges ont été, ſont & ſeront dans une égale

ignorance. Si quelque choſe eſt prouvée dans le monde, c'eſt que la divinité n'a point voulu que les mortels raiſonnaſſent ſur ſon compte. S'il eſt un châtiment viſible qui ſoit venu de ſa part aux habitans de la terre, nous devons le reconnoître dans les vertiges, les calamités & les folies que les querelles théologiques ont produit ici-bas.

Mais que penſerons-nous de ceux qui ignorent ce Dieu, qui nient ſon exiſtence, qui ne peuvent le reconnoître dans les œuvres d'une nature où ils voient le bien & le mal, l'ordre & le déſordre ſe ſuccéder conſtamment & partir de la même main ? quelles idées aurons-nous de ces hommes qui regardent la matiere comme éternelle, comme agiſſante par elle-même ſuivant des loix invariables ; comme aſſez forte pour produire d'elle-même tous les effets que nous voyons ; comme perpétuellement occupée à faire naître & à détruire, à combiner & à diſſoudre ; comme incapable d'amour ou de haine, comme privée des facultés que nous nommons *intelligence* & *ſentiment* dans les êtres de notre eſpece, mais capable d'enfanter des êtres que leur organiſation rend intelligens, ſenſibles & penſans ? que dirons-nous de ces penſeurs qui trouvent qu'il ne peut y avoir ni bien ni mal, ni ordre ni déſordre réels dans l'univers, que ces choſes ne ſont jamais que relatives aux différens états des êtres qui les éprouvent, & que tout ce qui ſe fait dans l'univers eſt néceſſaire & ſoumis au deſtin ? en un mot que dirons-nous des athées ?

Nous dirons qu'ils ont une façon différente d'enviſager les choſes, ou plutôt qu'ils ſe ſervent de mots différens pour exprimer les mêmes objets. Il appellent *Nature* ce que d'autres

appellent *Divinité* ; ils appellent *Néceſſité* ce que d'autres appellent les *Décrets* divins ; ils appellent l'énergie de la nature ce que d'autres appellent le moteur ou l'auteur de la nature ; ils appellent *Deſtin* ou *Fatalité* ce que d'autres appellent un *Dieu*, dont les loix ſont toujours exécutées.

Sera-t-on en droit de les haïr, de les exterminer ? Non, ſans doute ; à moins que l'on ne ſe crût en droit de faire périr tous ceux qui ne parleroient pas la même langue dont nous ſerions convenus de nous ſervir entre nous. C'eſt pourtant à ce dégré d'extravagance que les idées funeſtes de la religion ont porté l'eſprit humain. Echauffés par leurs prêtres, les hommes ſe haïſſent & s'aſſaſſinent, parce qu'en matiere de religion ils ne parlent point la même langue. La vanité fait que chacun s'imagine que la ſienne eſt la meilleure, la plus expreſſive, la plus intelligible, tandis qu'on ne voit pas que la théologie eſt une langue que n'entendent ni ceux qui la parlent, ni ceux-mêmes qui l'inventent. Le ſeul nom d'*Athée* ſuffit pour irriter la colere des dévots & pour armer la fureur de gens qui répetent ſans ceſſe le nom de Dieu ſans jamais être en état de s'en faire aucune idée. Si par hazard ils s'imaginent en avoir quelques notions, ce ne ſont jamais que les notions confuſes, contradictoires, incompatibles, inſenſées, qui leur ſont dès l'enfance inſpirées par leurs prêtres ; & ceux-ci, comme on a vu, ne peignent jamais leur Dieu que d'après les traits découſus que l'imagination leur fournit, ou ceux qui leur paroiſſent les plus conformes aux intérêts de leurs paſſions, dont les peuples ſe rendent complices ſans ſavoir pourquoi.

La moindre réflexion ſuffiroit néanmoins pour faire ſentir que Dieu, s'il eſt juſte & s'il eſt bon, ne peut point exiger d'être connu de ceux qui n'ont pu le connoître. Si les athées ſont des hommes déraiſonnables, Dieu ſeroit injuſte de les punir d'avoir été des aveugles & des inſenſés, ou d'avoir eu trop peu de pénétration & de lumieres pour ſentir la force des preuves naturelles ſur leſquelles ſe fonde l'exiſtence de la divinité. Un Dieu plein d'équité ne peut point punir des hommes pour avoir été aveugles ou pour avoir raiſonné. Les athées, quelque fous qu'on les ſuppoſe, ſont des êtres moins inſenſés que ceux qui font profeſſion de croire un Dieu rempli de qualités qui s'entre-détruiſent ; ils ſont bien moins dangereux que les adorateurs d'un Dieu méchant, qui s'imaginent lui plaire en exterminant pour des opinions. Nos ſpéculations ſont indifférentes à Dieu, dont rien ne peut ternir la gloire ni diminuer la puiſſance ; ces ſpéculations nous ſont avantageuſes, dès qu'elles nous rendent heureux au dedans de nous-mêmes ; elles devroient être parfaitement indifférentes à la ſociété, dès qu'elles n'influent point ſur ſon bonheur. Or il eſt évident que les opinions des hommes n'influent ſur le bonheur de la ſociété que lorſqu'on veut les gêner.

Ainſi, Madame, laiſſons les hommes penſer comme ils voudront, pourvu qu'ils agiſſent de la façon qui convient à des êtres deſtinés à vivre en ſociété. Que chacun ſpécule à ſa maniere, pourvu que ſes rêveries ne l'engagent point à nuire aux autres. Nos idées, nos penſées, nos ſyſtêmes ne dépendent point de nous ; ce qui paroît convainquant pour l'un n'a point la

force d'en convaincre un autre. Tous les hommes n'ont ni les mêmes yeux, ni les mêmes cerveaux ; tous n'ont point reçu les mêmes idées, la même éducation ni les mêmes opinions ; ils ne ſeront jamais d'accord quand ils auront la témérité de raiſonner ſur des objets inviſibles & cachés que chacun d'entre eux eſt forcé de voir avec les yeux de l'imagination, ſans qu'il ſoit poſſible de vérifier lequel a le mieux rencontré.

Les hommes ne diſputent point long-tems ſur les objets que leurs ſens ſont toujours à portée de vérifier ou de ſoumettre à l'expérience. Il eſt un petit nombre de vérités évidentes & démontrées ſur leſquelles tous les mortels ſont forcés d'être d'accord. Les principes fondamentaux de la morale ſont de ce nombre ; il eſt évident & démontré pour tout homme ſenſé que des êtres réunis en ſociété ont beſoin de la juſtice, doivent aimer la bienfaiſance, ſont faits pour ſe prêter des ſecours mutuels, en un mot ſont obligés de pratiquer la vertu & d'être utiles à la ſociété pour y vivre heureux & ſatisfaits. Il eſt évident & démontré que l'intérêt de notre conſervation propre exige que nous modérions nos deſirs, que nous mettions un frein à nos paſſions, que nous renoncions à des habitudes dangereuſes, que nous nous abſtenions des vices qui pourroient nuire à nous-mêmes ou indiſpoſer les perſonnes avec qui nos beſoins nous lient. Ces vérités ſont évidentes pour tout être penſant dont les paſſions ne troubleront point la raiſon ; elles ſont totalement indépendantes des ſpéculations théologiques qui ne ſont ni évidentes ni démontrées & que jamais notre eſprit n'eſt à portée de vérifier ; elles n'ont rien de

commun avec des opinions religieuſes qui n'ont jamais pour garans que l'imagination, le fanatiſme & la crédulité, & qui, comme je l'ai prouvé, produiſent continuellement des effets directement oppoſés aux principes les plus évidens de la morale & au bien-être de la ſociété.

Quelles que ſoient donc les notions des athées, elles ne feront jamais auſſi dangereuſes que celles de ces prêtres qui ne ſemblent avoir inventé des ſyſtêmes religieux que pour troubler, aſſervir & dépouiller les nations. Les principes ſpéculatifs d'un athée, faits pour très-peu de monde, ne peuvent avoir les mêmes ſuites que les principes contagieux du fanatiſme & de l'enthouſiaſme, qui ne font ſervir la divinité que pour apporter le déſordre ſur la terre. S'il eſt des notions dangereuſes & des ſpéculations funeſtes, ce ſont celles de rêveurs qui ſe ſervent de la religion pour diviſer les hommes & pour aiguiſer leurs paſſions, & qui ſacrifient les intérêts de la ſociété, des ſouverains & des ſujets à leur propre ambition, à leur propre avarice, à leur propre vengeance, à leurs propres fureurs.

On nous dit que l'athée n'a point de motifs pour bien faire, & qu'en refuſant de reconnoître un Dieu il ne lui reſte plus de frein pour réſiſter à ſes paſſions. Il eſt vrai que l'athée n'a point de frein ni de motifs inviſibles, mais il a des motifs & un frein viſibles, qui, s'il y réfléchit, régleront ſes actions. S'il nie l'exiſtence de Dieu, il ne peut nier l'exiſtence des hommes. Pour peu qu'il penſe il trouvera que ſon propre intérêt exige qu'il modere ſes paſſions, qu'il travaille à ſe rendre agréable, qu'il évite la haine, le mépris, les châtimens, qu'il s'abſ-

tienne des crimes, & qu'il ſe défende des vices & des habitudes qui pourront tôt ou tard ſe tourner contre lui-même. Ainſi relativement à ſa morale l'athée a des principes plus ſûrs que le ſuperſtitieux, le fanatique, le dévot, que la religion invite à montrer du zèle, & qui ſe croient ſouvent obligés en conſcience de commettre des crimes pour appaiſer leur Dieu. Si rien n'arrête l'athée, mille forces réunies pouſſent ſouvent le fanatique à violer les devoirs les plus ſacrés.

D'ailleurs je crois vous avoir déjà prouvé que la morale du ſuperſtitieux n'a jamais de principes certains ; elle varie avec les intérêts de ſes prêtres qui n'expliquent les intentions de la divinité que de la façon qui convient le mieux à leurs circonſtances préſentes ; & trop ſouvent ces circonſtances exigent que leurs dévots diſciples ſoient cruels & méchans. Au contraire, l'athée qui ne puiſe ſa morale que dans ſa propre nature & dans les rapports conſtans qui lient entre eux les membres de la ſociété, a une morale certaine qui ne ſe fonde ni ſur le caprice ni ſur les circonſtances ; quand il commet le mal il doit ſentir qu'il eſt blâmable, & comme le fanatique intolérant & perſécuteur, il n'a pas lieu de s'applaudir du mal qu'il a commis.

Vous voyez donc, Madame, que du côté de la morale l'athée lui-même a des avantages marqués ſur le dévot ſuperſtitieux, qui ne connoît d'autres régles que le caprice de ſes prêtres, d'autre morale que celle qui convient à leurs intérêts, d'autres vertus que ces vertus abjectes dont l'effet eſt de le rendre eſclave de leurs volontés, ſouvent très-contraires aux in-

térêts du genre-humain. Ainſi vous reconnoîtrez qu'à tout prendre la morale naturelle d'un athée eſt bien plus conſtante & plus ſûre que celle d'un ſuperſtitieux qui croit ſe rendre agréable à ſon Dieu toutes les fois qu'il ſert les paſſions de ſes prêtres. Si l'athée eſt aſſez aveugle ou corrompu pour méconnoître les devoirs que lui preſcrit ſa nature, il eſt pour lors ſur la même ligne que le ſuperſtitieux que ſes motifs inviſibles n'empêchent pas d'être méchant, & que ſes guides ſacrés ſollicitent ſouvent à l'être.

Ces réflexions ſerviront encore à confirmer ce que je vous ai dit ci-devant pour vous prouver que la morale n'avoit rien de commun avec la religion ; & que cette religion même en étoit plutôt l'ennemie que l'appui. La vraie morale doit ſe fonder ſur la nature de l'homme ; la morale religieuſe ne ſe fondera jamais que ſur les chimeres de l'imagination & ſur le caprice de ceux qui font parler à la divinité un langage ſouvent très-contraire à celui de la nature & de la droite raiſon.

Souffrez donc, Madame, que je vous le répete, la morale eſt la ſeule religion naturelle de l'homme, le ſeul objet digne de l'occuper ici-bas, le ſeul culte qu'il puiſſe rendre à la divinité. C'eſt uniquement en rempliſſant les devoirs évidens de cette morale que nous pouvons nous flatter d'accomplir les intentions connues de la divinité. Si c'eſt elle qui nous a faits ce que nous ſommes, elle voulut que nous travaillaſſions à la conſervation de notre être & à notre bonheur. Si elle nous a faits raiſonnables, elle a voulu que nous conſultaſſions notre raiſon pour diſtinguer le bien du mal, l'utile du nuiſible.

nuiſible. Si elle nous a rendus ſociables ; elle a voulu que nous vécuſſions en ſociété & que nous miſſions en uſage tous les moyens de la maintenir. Si elle nous a donné un eſprit borné, elle a voulu viſiblement nous interdire des recherches infructueuſes, qui ne ſont propres qu'à nous tourmenter vainement & à troubler le repos de la ſociété. Si elle attache notre conſervation & notre bien-être à une certaine conduite, notre deſtruction & notre malheur à une conduite oppoſée, elle a fait des loix claires qui nous obligent, ſous peine d'être punis ſur le champ, par la honte, la crainte & les remords; d'un autre côté nous nous trouvons récompenſés de même d'une maniere frappante par les avantages réels que la vertu nous procure en ce monde, où malgré la dépravation qui y régne, le vice ſe trouve toujours puni & la vertu n'eſt jamais totalement privée de ſatisfaction, d'eſtime & de récompenſes ; puiſque, lors même que les hommes ſont injuſtes, elle nous met en droit de nous eſtimer nous-mêmes.

Voilà, Madame, à quoi ſe réduiſent les dogmes de la religion naturelle ; en les méditant & ſur-tout en les pratiquant nous ſerons vraiment religieux, nous remplirons les vues de la divinité, nous ſerons chéris des hommes, nous ſerons vraiment en droit de nous aimer & de nous eſtimer nous-mêmes, nous pourrons nous conſerver, nous nous rendrons ſolidement heureux en ce monde, & nous n'aurons rien à craindre dans un autre.

Ce ſont ces loix ſi claires, ſi démontrées dont l'infraction eſt ſi évidemment punie, dont l'obſervation eſt ſi ſûrement récompenſée, qui

conſtituent le code de la nature dont tous les êtres vivans, ſentans & penſans ſont forcés de reconnoître l'autorité, ſoit qu'ils admettent un Dieu comme l'auteur de cette nature, ſoit qu'ils regardent cette nature d'elle-même comme la ſource de toutes les choſes. Le ſcepticiſme le plus outré ne peut douter de ces loix dont tout démontre la réalité. L'athée ne peut refuſer de reconnoître des loix fondées ſur une nature dont il fait ſon Dieu, & ſur les rapports immuables & néceſſaires qui ſubſiſtent entre les êtres. L'Indien, le Chinois, le Sauvage reconnoîtront ces loix évidentes, toutes les fois qu'ils ne ſeront point préoccupés par des paſſions ou par des préjugés; enfin ces loix ſi vraies & ſi évidentes ne paroîtront incertaines, obſcures ou fauſſes qu'à ces ſuperſtitieux qui préferent les chimeres de l'imagination aux vérités naturelles & aux réalités du bon ſens; à ces dévots qui ne connoiſſent d'autres loix que les caprices de leurs prêtres; qui voudroient qu'on ne ſuivît d'autre morale que celle qui s'accommode à leurs vues dangereuſes.

Ainſi, belle Eugénie, permettons aux hommes de penſer comme ils voudront, ne les jugeons que d'après leurs actions. Oppoſons la raiſon à leurs ſyſtêmes quand ils ont des ſuites pernicieuſes pour eux-mêmes & pour les autres; guériſſons-les de leurs préjugés, quand nous voyons qu'eux-mêmes & la ſociété en ſont les victimes malheureuſes. Montrons-leur la vérité qui eſt l'unique remede de l'erreur; banniſſons de notre eſprit les fantômes lugubres qui ne ſont propres qu'à le troubler; ne méditons point de vains myſteres qui ne ſont faits que pour nous détourner des objets qui méritent de nous

occuper. Renonçons à une morale qui ne paroît inventée que pour nous égarer & nous empêcher de connoître celle qui peut nous guider ſûrement. Occupons-nous de nous-mêmes & de notre propre bonheur ; méditons notre nature & les devoirs qu'elle nous impoſe ; craignons les châtimens néceſſaires qu'elle inflige tôt ou tard aux violateurs de ſes loix ; ambitionnons les récompenſes qu'elle promet & qu'elle tient à ceux qui les obſervent avec fidélité. Pratiquons une morale ſimple qui ne manquera jamais de nous conduire au bonheur & qui, tant que la race humaine ſubſiſtera, ſera l'unique ſoutien de la ſociété.

Si nous voulons ſortir de nous-mêmes pour méditer, ſoyons au moins toujours d'accord avec la nature. N'abandonnons jamais le flambeau de la raiſon ; cherchons ſincérement le vrai ; quand nous ſerons incertains, arrêtons-nous, ou ſuivons ce qui nous paroîtra le plus probable, abandonnons nos opinions dès que nous les reconnoîtrons deſtituées de fondemens. De bonne foi avec nous-mêmes ne réſiſtons point aux impulſions de notre cœur, quand la raiſon le guidera ; conſultée dans le calme des paſſions, elle ne nous conſeillera jamais de nous permettre ni des crimes ni des vices, ſoit cachés ſoit publics ; elle nous prouvera que nous ne devons pas nous flatter de plaire à un Dieu ſage, en croyant des abſurdités ; ni à un Dieu bon en faiſant des choſes nuiſibles à nous-mêmes & à nos ſemblables.

Je ſuis, &c.

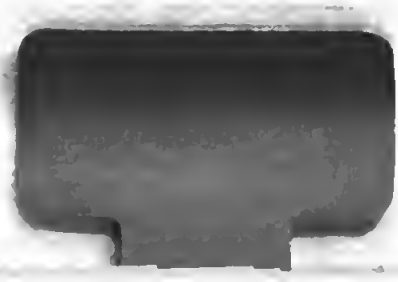
FIN.

TABLE

Des matieres contenues dans ce volume.

VIII. *Des Vertus Evangéliques & de la Perfection Chrétienne.* Pag. 1.
IX. *Des avantages que la Religion procure au Gouvernement.* 27.
X. *Des avantages que la Religion procure à ceux qui la profeſſent.* 53.
XI. *De la Morale humaine ou naturelle.* 75.
XII. *De l'indifférence des ſpéculations des hommes, & de l'indulgence que l'on doit avoir pour elles.* 97.

Adl 1:38.86



BIB
VI
X